

27  
1971

# Sommaire

**Liminaire** p. 5

## Expressions collectives

- Réponse des prêtres de la Mission de France à la consultation de la commission « Centre de formation missionnaire » p. 9
- Contribution de la Mission de France à la rencontre européenne des délégués des Conseils Presbytéraux p. 15

## Pris sur le vif

- Libérons le rite.  
**Jean Dimnet** p. 23
- Opération vérité ?  
**Equipe de La Rochelle** p. 29

## Recherche commune

- Insignifiance de l'Eglise — Fidélité à l'Evangile.  
**Equipe Durance-Cadarache** p. 35
- Une seule question pour l'Eglise : la Foi  
**André Bousquié** p. 41
- La lutte des classes et le fait chrétien  
**Yves Sauvaget** p. 49

## Un livre, un message...

- « Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme » (M. Légaut)  
**Jean Deries** p. 53

**Officiel-Prélature** p. 67

# Liminaire

Cette livraison d'été se présente sous l'aspect d'un ensemble disparate et apparemment décousu. Ce numéro 27 regroupe en effet des textes d'origine et de facture diverses. Mais ils tournent tous autour d'une même recherche : celle d'une nouvelle figure du ministère pour le monde qui vient...

Qu'il s'agisse de l'Assemblée Européenne en vue du prochain Synode, qu'il s'agisse des besoins urgents auxquels voudrait répondre l'ouverture d'un Centre de Formation Missionnaire, ou plus prosaïquement quand des prêtres expriment, à partir même de leurs expériences, la « lecture » qu'ils font au jour le jour de leur ministère de première annonce de l'évangile... c'est bien le même ministère qui est en cause.

Il est en cause d'abord dans son existence même et son avenir. Des jeunes aujourd'hui en achèvement vers le sacerdoce ont parfois l'impression d'être, comme ils disent eux-mêmes, « une fin de race »... Qui dans l'Eglise a pris la mesure de cette crise du ministère dont l'ampleur va croissante ? La redécouverte à Vatican II d'une Eglise Peuple de Dieu risque de masquer l'urgence des chemins nouveaux et originaux pour faire exister les ministères au sein du Peuple de Dieu. Au lieu d'être acculée à des solutions improvisées de désespoir, l'Eglise est provoquée aujourd'hui à prévoir courageusement l'avenir et à prendre des risques. Seule cette attitude d'espérance est capable de l'arracher à ses peurs et à ses contestations actuelles. La création du C.F.M. peut être un de ces gestes.

C'est également ce même ministère dont il va être question au prochain Synode romain d'automne. L'Assemblée de Genève en a précisé quelques contours. Et c'est dans ce cadre que la réponse de la Mission de France a voulu présenter — à partir même de son expérience — un point essentiel : ministère et mission. Mais qu'en sera-t-il au Synode ? De toutes manières il faut nous garder d'une double erreur : ne rien en attendre ou trop en attendre ! Que peut-on espérer de mieux en définitive qu'une intervention

prophétique, — du genre de celle du Cardinal Liénart au début du Concile, — venant bousculer le schéma primitif et mettre le Synode sur la voie d'un travail courageux et créateur.

C'est enfin ce *même ministère vécu* aujourd'hui dans une recherche collective et balbutiante qui est exprimé « sur le vif » ou à l'intérieur de la Recherche commune.

Jean DIMNET d'abord nous propose une réflexion critique adressée à la Mission de France à partir de sa lecture de l'Assemblée générale d'octobre 1969. Il pointe notamment deux aspects — l'un et l'autre assez impopulaires aujourd'hui — : l'institution et le rite. Alors qu'on multiplie actuellement les hymnes à la spontanéité créatrice et qu'on poursuit la « chasse aux mythes », J. Dimnet discerne dans l'opposition dualiste Foi — rite, si fréquente de nos jours, l'une des causes du piétinement de l'invention missionnaire. « L'opposition foi contre rite qui déclencha le mouvement missionnaire aux débuts de la Mission risque actuellement de la bloquer ». La peur de la magie va-t-elle donc nous faire tomber dans le purisme ? C'est pourquoi l'une des tâches urgentes de l'heure serait de « libérer le rite » et de « trancher le nœud gordien » qui l'emprisonne aujourd'hui... N'est-ce pas en définitive l'esprit du rapport récent du Père COFFY « Sacrement et évangélisation » ?

Quant à l'équipe de La Rochelle, l'opération-vérité qu'elle nous livre n'est ni une charte ni un dogme. Il s'agit d'une expérience engageant toute une équipe dans une recherche onéreuse qui appelle échange et confrontation et dont elle fait ici loyalement le point. Nous retrouverons le même refus du dualisme dans cette volonté d'instaurer de nouveaux rapports Eglise-monde. Vigoureux plaidoyer pour « une véritable vie d'Eglise à la base », cette contribution de La Rochelle veut manifester l'urgence de la conversion radicale d'une Eglise qui devienne « expérience de Pentecôte quotidiennement renouvelée ». A aucun prix l'Eglise ne doit rester une société à part, à côté, en face ou même proche de la société tout court. Comme le remarquent ces prêtres de La Rochelle : « l'Eglise ne peut prétendre à un « chez elle », sinon la flamme devient cendres ! ».

Enfin à travers ces quelques contributions de la recherche commune, c'est là aussi un même ministère de plein exercice vécu sur le terrain qui tente de s'exprimer. Ces témoignages simples, issus du vécu quotidien, n'ont pas la prétention d'une approche

théologique parfaitement cadrée et limitée. Ils explicitent simplement des interrogations qui surgissent au jour le jour de consciences chrétiennes engagées dans le ministère d'annonce de l'évangile.

Ces diverses expressions sont typées. Fruits de l'histoire d'une équipe ou d'une expérience particulière marquée par un contexte et un itinéraire, ces « monographies » ont besoin d'être reliées les unes aux autres. Aucune d'entre elles ne se suffit à elle-même. L'objet même de cette publication est justement de permettre d'exercer, par le jeu exigeant de la confrontation, « la fonction critique de la Foi ».

Un mot maintenant de ces contributions elles-mêmes.

La plus courte exprime le choc de la lutte des classes vécue au plus profond de la conscience d'un prêtre ouvrier. « Fait pour l'Eucharistie, pour rassembler, je vis en fait la division », écrit-il. Comment vivre en effet cette tension d'un ministère écartelé sans cesse entre les rudes exigences d'une vie engagée dans la lutte des classes, et celles, non moins éprouvantes, de la « réconciliation » dont parle saint Paul dans la deuxième Lettre aux Corinthiens ? Beaucoup de prêtres sont affrontés à cette rude question, qui, à travers 30 années d'histoire des prêtres-ouvriers, demeure encore aujourd'hui cruciale et neuve. Et les meilleurs slogans du jour ne suffisent pas à l'éclairer ! Elle demande en effet un investissement qui engage toute l'Eglise.

De son côté, l'équipe de Cadarache analyse les raisons évangéliques qui fondent aujourd'hui le « ministère de la patience ». Ce texte fait apparaître le « coût » énorme de pauvreté et de dépouillement que représente pour ces prêtres un tel ministère « dans des milieux absolument neufs pour eux et qui n'attendent rien de l'Eglise ni des prêtres qu'ils sont ». Pour cette équipe, il ne s'agit de rien moins que de « repenser radicalement leur manière de vivre leur foi et leur sacerdoce » avec le « changement complet » que cela suppose.

Car c'est bien la Foi qui est en cause la première, et la contribution d'André BOUSQUIE le souligne avec une ferme insistance. Partager réellement la vie des gens, c'est aussi partager, d'une certaine manière, « cette absence de Dieu : ce qui "mortifie" la foi au sens fort de "faire mourir" ». C'est mettre ainsi sa propre foi à l'épreuve même

de son existence. Nul, s'il est loyal, ne peut échapper à ce « premier risque » de la démarche missionnaire. Mais pour André Bousquié l'essentiel est de ne pas « esquiver » cette question capitale de la Foi. Or la tentation — aujourd'hui comme hier — est précisément de l'esquiver en la masquant ou même en la refusant. Et cette tentation revêt actuellement les divers visages que nous savons et qui nous fascinent parfois :

- réduire l'évangélisation « au repérage dans la vie des gens des signes de la présence de Dieu pour ensuite le leur révéler » ;
- s'investir unilatéralement dans des questions de statut du prêtre ou s'identifier trop facilement avec son propre engagement syndical.

Bref, la tentation est quotidienne et elle se pare des plus beaux déguisements. C'est pourquoi la phrase du Père Emériau à Lisieux, que cite André dans sa contribution, est loin d'être démodée à l'heure actuelle : « Ce qui est premier aujourd'hui, essentiel, c'est de refaire de la Foi ».

# Réponse des prêtres de la Mission de France à la consultation de la Commission

*Centre de formation missionnaire*

---

Les incertitudes qui affectent la mission apostolique du prêtre dans la société d'aujourd'hui appellent de manière urgente des initiatives nouvelles qui manifestent le pouvoir créateur de la foi et de l'Eglise. Dans les temps où nous sommes il ne peut s'agir d'initiatives spectaculaires mais d'initiatives humbles et fermes portées par l'espérance de l'avenir de l'Eglise. Plus que de s'interroger sur la crise des vocations sacerdotales, il importe de s'interroger sur les signes concrets d'espérance que l'Eglise propose aux jeunes conscients des transformations radicales de notre société et désireux de vivre l'aventure apostolique. Il est profondément anormal que nous soyons réduits à ne leur parler presque uniquement que des tensions qui traversent l'Eglise, de certaines impossibilités et, au mieux, d'une évolution envisageable. Ils attendent des repères positifs, ils ont besoin de discerner des itinéraires ouverts devant eux, capables de mobiliser leurs énergies, leurs facultés de recherche et d'invention. Disons-le nettement, ce ne sont pas les incertitudes ni les discussions internes de l'Eglise pour résoudre ses malaises qui les intéressent, ils attendent la proposition de projets por-

teurs d'espérance, tendus vers l'avenir. Ils attendent une interpellation de style prophétique.

Quand les prêtres de la Mission de France entendent parler d'un projet de Centre de formation missionnaire, c'est à une telle interpellation qu'ils pensent. Ils sont très conscients que l'Eglise ne peut mobiliser des jeunes désireux de vivre un sacerdoce missionnaire que sur des perspectives concrètes de nouvelles formes de ministère appelées par le monde d'aujourd'hui. Il importe peu au départ que ces perspectives apparaissent aléatoires et risquées, qu'elles ne fassent pas d'emblée l'unanimité. La nouveauté véritable peut-elle sortir de l'unanimité ? L'histoire de l'Eglise — et celle même du monde — semblent indiquer un autre processus. Un C.F.M. est évidemment une affaire d'Eglise qui doit pouvoir être discutée par tous, sa création nous paraît relever d'une responsabilité d'un autre ordre que le consensus des gens consultés. Le Centre de formation missionnaire est attendu comme un des signes d'espérance qui montrerait que l'Eglise est davantage plus à l'écoute de la foi qu'elle doit proposer à l'humanité, que repliée sur ses propres crises.

Ces réflexions premières constituent la toile de fond des réactions suscitées par le projet du C.F.M. parmi les prêtres de la Mission de France. Elles commandent les précisions qui suivent.

## **Le Centre de formation missionnaire devra être un lieu de recherche centré sur de nouvelles formes de ministère**

La remise en cause du ministère sacerdotal dans la société moderne touche moins à l'essence du sacerdoce qu'à ses formes concrètes d'exercice. Une certaine image du prêtre est radicalement dévalorisée aux yeux des jeunes conscients des enjeux de leur époque.

Citons cette réaction percutante d'un étudiant s'adressant à un de ses camarades qui pense au sacerdoce : « Je ne com-

prends pas que toi, que j'estime beaucoup, tu puisses vouloir entrer dans cette corporation ridicule, empêtrée dans des problèmes dépassés ». Mariage ou célibat, statut social du prêtre, initiation sexuelle des séminaristes, initiation au marxisme et aux sciences humaines modernes : toutes les discussions autour de ces thèmes ont quelque chose de byzantin pour des jeunes affrontés quotidiennement aux conditions de la vie moderne et qui n'attendent plus que l'Eglise leur en parle pour les vivre. Elles évoquent une Eglise dépassée par les événements et qui cherche désespérément à s'adapter. Elles n'évoquent pas une Eglise qui a quelque chose à dire et qui peut s'adresser aux hommes de ce temps que la mutation du monde bouleverse, interpelle, provoque. Ces discussions ont sans doute leur sens pour certaines générations de prêtres, mais il faut reconnaître qu'elles ne constituent pas une interpellation pour les générations à venir.

Ces réactions concernent l'ensemble de l'Eglise, l'ensemble des organismes chargés de l'initiation au ministère, ainsi que les conditionnements qui entourent aujourd'hui la proposition du sacerdoce. Mais elles soulignent aussi l'urgence d'une initiative telle que ce Centre de formation missionnaire.

Il est urgent, en effet, que l'Eglise de France dispose d'un outil de travail qui lui permette de proposer et d'ouvrir de nouvelles voies au ministère sacerdotal, à partir de certaines expériences déjà vécues et réalisées (dans le monde rural, ouvrier, technicien, scientifique, dans des milieux spécialisés comme le monde marin, l'hôtellerie, les hôpitaux, la recherche en sciences humaines, le monde des moyens de communication, etc.). De telles voies ne s'improvisent pas, leur création appelle une recherche intensive, des collaborations multiples, une équipe d'animateurs et de théologiens très cohérente et compétente. A l'exemple de S. Paul, il y a en effet des risques considérables à prendre, et seul un organisme conscient de ces risques par expérience et par réflexion peut offrir une base de formation, des repères solides qui permettent à des jeunes d'envisager la mission apostolique du sacerdoce sur des terrains neufs ou non inventoriés.

Certains prêtres notent justement qu'il ne faudrait pas

chercher à établir à l'avance les structures de cet organisme et le programme précis de formation qu'il pourrait fournir. Une équipe d'animateurs conscients de l'enjeu à poursuivre, conscients d'avoir à adapter constamment la méthode et le contenu de la réflexion aux problèmes posés par ces formes nouvelles de ministère constitue la seule base de départ nécessaire. L'exigence de l'invention doit l'emporter sur le souci des structures.

D'emblée, nous pouvons dire qu'un certain nombre de jeunes seraient mobilisés par une telle initiative. Ils y verraient la réponse à une attente qui actuellement ne trouve pas de débouchés possibles.

### **Le Centre de formation missionnaire devra être un lieu de confrontation sans exclusive**

Le deuxième enjeu important de ce Centre de formation missionnaire serait d'offrir une plate-forme de confrontation à des séminaristes ou des jeunes prêtres marqués par des origines et des cheminements différents. Il est bien certain que des jeunes issus du monde ouvrier ne peuvent s'acheminer vers le sacerdoce de la même manière que des jeunes issus du monde universitaire.

La mise en place de voies d'accès diversifiées au sacerdoce s'avère de plus en plus nécessaire — à condition qu'on ne multiplie pas à plaisir les diversifications. Elles ne s'imposent qu'à partir de différences culturelles nettement affirmées. La différence culturelle du monde ouvrier est massivement la plus marquée en France, elle a une histoire et une tradition qui remettent en cause tout un passé récent de l'Eglise. Ce souci des différences culturelles est bien sûr encore accru si l'on envisage le rapport de l'Eglise et des pays du Tiers-Monde.

Le Centre de formation missionnaire, dans son organisation et son équipement devra être spécialement attentif à

ces cheminements diversifiés. Mais son objectif prioritaire sera d'offrir un terrain de confrontation qui sera commandé par les exigences communes à de nouvelles formes de vie sacerdotale. La première annonce de l'Évangile, l'explicitation de la foi dans des mentalités et des comportements nouveaux, la présence de l'Église là où elle est la moins signifiante : ce sont autant d'enjeux communs à ces ministères qui pourtant seront très spécifiés par leur milieu d'insertion.

L'approfondissement de l'expérience missionnaire est tributaire de cette confrontation et quelles que soient les difficultés à dépasser, le Centre de formation missionnaire ne fera œuvre d'avenir que s'il s'emploie à la promouvoir. Il est nécessaire que s'y éclairent bien des débats internes aux tensions de l'Église d'aujourd'hui (priorité aux pauvres, Église et monde ouvrier, lutte des classes, unité et pluralisme, etc.).

### **Le Centre de formation missionnaire devra être articulé à des équipes sacerdotales qui vivent actuellement ou amorcent ces nouvelles formes de ministère**

La note intitulée « Suggestions pour situer le projet d'un Centre de formation missionnaire » (1) met en relief les relations et les collaborations qui devraient s'établir entre l'équipe des animateurs du C.F.M. et les équipes responsables des autres institutions de formation. Nous ne revenons pas sur cette exigence importante.

Mais nous soulignons par contre l'importance d'un lien effectif et constant avec les équipes sacerdotales qui mettent en œuvre ces formes nouvelles de ministère. On peut penser d'une part que les séminaristes et les jeunes prêtres qui viendront au C.F.M. auront besoin de participer pendant un certain temps à la vie de ces équipes. Il leur est nécessaire de

---

(1) Note de la Commission de préparation pour le C.F.M. (5-1-71).

repérer concrètement ce que vivent ces équipes, les difficultés rencontrées, les perspectives que patiemment elles tendent à promouvoir dans leurs secteurs ou leurs milieux d'implantation.

Mais l'enjeu de cette articulation ne se borne pas aux services que peuvent rendre ces équipes. Son enjeu fondamental c'est l'édification d'un nouvel avenir ecclésial par le rejaillissement constant des aspirations, des espérances et des questions des jeunes sur un effort déjà engagé. Un courant d'échange réciproque devra s'établir entre le C.F.M. et les expériences missionnaires vécues sur le terrain. Ces équipes de prêtres qui vivent ces expériences seront directement intéressées par la progression de la réflexion et elles seront appelées à en vérifier la valeur et la portée. L'échange entre la vie et la réflexion devra être à la base de l'évolution du C. F. M.

—:—

Pour clore cette réponse à la Commission du C.F.M. nous insistons sur l'espérance concrète que peut représenter, pour des prêtres engagés dans un effort difficile, une telle initiative et nous insistons également sur l'urgence du passage aux actes. Il est temps d'avancer humblement mais fermement si nous voulons mobiliser les générations à venir.

*N. B.* — La Mission de France est prête à investir pour ce C.F.M. en mettant un ou deux prêtres à la disposition de la future équipe animatrice, et en mobilisant ses équipes sacerdotales pour accueillir tel ou tel des futurs candidats (pour un temps de stage par exemple) et pour établir les relations indispensables avec les responsables.

**Contribution de la Mission de France  
à la rencontre européenne  
des délégués des Conseils presbytéraux**

# **La Mission et le ministère du prêtre**

*(Quelques aspects)*

---

## **Comment nous apparaissent notre mission et notre ministère de prêtres ?**

Notre ministère nous paraît être un *ministère de première annonce de l'Évangile*, vécu avec des laïcs dans une présence au milieu des hommes, au sein des groupes humains les plus notablement

marqués par les divers aspects de l'incroyance moderne. C'est un ministère ordonné à *l'explicitation de la foi* dans la rencontre de mentalités et de comportements nouveaux.

### **Le partage de vie**

#### **a) Vie professionnelle des prêtres de la Mission de France**

La majorité des prêtres de la M.D.F. ont une activité professionnelle : 160 travaillent à temps limité, tout en assurant la charge de paroisses urbaines ou rurales, ou en étant aumôniers d'Action Catholique ; 100 exercent leur ministère,

en ayant une situation professionnelle à plein temps en divers milieux, en priorité dans la classe ouvrière, en France et pour un certain nombre dans le Tiers-Monde.

Le service de l'Évangile auprès des non-chrétiens se traduit pour nous non seulement par un souci de présence aux dimensions les plus communes et les plus

significatives de la vie des hommes, mais par une volonté de partage de cette vie, en particulier par le travail à temps plein ou à temps limité. Parmi les différentes formes de partage de la vie des gens, le travail salarié semble un type non unique, mais privilégié : il est le lieu de la peine et de la lutte, du péché et de la fidélité, de la rencontre et de l'affrontement pour la masse des hommes ; c'est en bonne partie là et à partir de là que leur conscience est interrogée, qu'ils se construisent eux-mêmes et contribuent à construire le monde.

#### **b) Un engagement syndical et politique**

Notre engagement syndical et politique signifie notre refus de compromission avec l'ordre établi, avec le pouvoir, avec ceux qui possèdent, et notre participation active à l'avènement d'un réel socialisme (1).

#### **c) Les motivations apostoliques de notre vie professionnelle**

Cependant le tout de notre vie sacerdotale n'est pas l'avènement d'une société socialiste. C'est au nom de notre *responsabilité missionnaire* que nous cherchons, notamment par le travail, à partager les conditions de vie de tous les hommes. Et nous pensons que les choses seraient plus claires et les esprits plus sereins dans l'Eglise si le principe était admis que de plus en plus le prêtre trouvera son insertion sociale normale par le moyen d'une activité profane, non pas seulement pour

(1) Nous ne développons pas ici cet aspect. On consultera sur ce sujet les *Lettres aux Communautés* n°s 21, 23, 24.

des raisons d'équilibre humain, mais pour l'accomplissement de la tâche sacerdotale.

C'est dans la ligne de cette responsabilité que la recherche est ouverte, en particulier sur le choix de la profession. *La responsabilité sacerdotale commande toute la vie des prêtres* : le sacerdoce n'est pas, en effet, une détermination secondaire de la condition humaine, il est une consécration radicale et totale qui réoriente et unifie toute une vie. Ce qui prime, ce n'est pas la promotion humaine du prêtre, mais sa responsabilité à l'égard de ceux dont il a la charge. En partageant les activités professionnelles des hommes, les prêtres ne cessent pas d'être prêtres ; ils ne deviennent pas prêtres à temps partiel, mais restent prêtres à plein temps : ils ne partagent pas leur vie entre deux professions, le sacerdoce n'étant ni une « carrière », ni un « métier ».

Le motif premier de cette présence et de ce partage a d'abord été pour nous la *volonté d'abolir la distance entre l'Eglise et les différents groupes humains*, d'abattre le mur qui sépare l'Eglise de la masse pour proposer l'Évangile qui interpelle l'homme là où il est, dans sa vie, dans ses options et ses solidarités, dans les questions que lui pose son avenir personnel et collectif.

Mais, en même temps, nous avons découvert progressivement que ces groupes humains, avec lesquels nous vivons, sont marqués par la prise de conscience de certaines aliénations, l'obligation de se défendre, la découverte d'une solidarité, l'élaboration de projets collectifs, la participation à des actions communes, la référence à des idéologies libératrices,

le passage d'un état de vie ou de formes de travail traditionnels à l'ère technique, aux modes de vie et d'habitat urbain, l'acquisition d'un savoir, l'accès à un meilleur niveau de vie. Ces diverses réalités créent de profondes différences entre ces groupes humains, qui se constituent ainsi comme des ensembles homogènes, avec leur propre expérience, leur histoire, leur conscience collective, leur culture. Les hommes et les groupes, dans cette mutation générale de l'ère industrielle, cherchent ; ils s'écrasent ou se battent ; ils désespèrent ou ils forgent leurs convictions, ou leurs certitudes nouvelles. Des secteurs entiers de l'activité humaine prennent consistance ; le professionnel, le social, le politique, le culturel deviennent des lieux de la « naissance de l'homme » ; par là, *les hommes donnent des « sens » à leur vie.*

Notre préoccupation n'est plus de savoir s'il faut partager la vie des gens (c'est acquis), mais c'est de savoir le « sens » que prennent en Jésus-Christ tous ces « sens » que nous cherchons, élaborons et propageons avec les autres hommes. Nous constatons que la majorité des hommes vivent sans référence à Jésus-Christ et à l'Eglise, les ignorent ou les refusent. Leurs interrogations et leurs recherches sont les nôtres. Nous sommes appelés à nous mettre en cause nous-mêmes et à accueillir comme des questions sérieuses la mise en cause de l'Eglise dans ses attitudes, dans son mode d'existence et même dans sa foi. A partir de nos engagements divers dans le partage de la vie des hommes, nous sommes conduits à *approfondir les questions majeures posées à la foi, à l'Eglise et au sacerdoce pour pouvoir en rendre compte.*

#### **d) Prêtres à temps complet et travail à temps partiel, pourquoi ?**

Plusieurs prêtres parmi nous travaillent à temps partiel en même temps qu'ils restent chargés de paroisses ou d'aumôneries d'Action catholique. Leur travail les met de plain-pied avec le monde ; il leur procure une meilleure insertion dans le secteur ; il crée en eux une mentalité plus proche de celle des gens ; il rend plus vrais les rapports et plus crédibles les interventions ; aux actes les plus classiques du ministère (prédication, animation de militants, catéchèse, sacrement) il assure un plus grand réalisme humain. Ce travail leur fait voir, en particulier, que « l'évangélisation doit précéder la sacramentalisation » et que nous sommes en plein porte-à-faux dans l'administration aussi rapide de beaucoup de sacrements de baptême ou de mariage.

Cette situation nous paraît très importante car, faute d'une vue d'ensemble, l'Eglise pourrait en même temps amplifier l'effort d'insertion dans les groupes humains par le travail des prêtres et maintenir la pastorale classique dans le statu quo. Il ne suffit pas qu'il y ait des prêtres ouvriers ; l'appareil traditionnel de l'Eglise doit en être affecté ; sinon, on aurait ajouté un wagon à une rame, mais la direction du train ne serait pas l'évangélisation. A notre avis, c'est aussi d'un même mouvement qu'il faut envisager le travail manuel de plusieurs prêtres et la transformation des structures de l'Eglise et tout particulièrement des paroisses. Si des prêtres chargés de paroisses ont une activité professionnelle normale, cela amènera à revoir complètement la façon de prendre en charge ces paroisses.

Sinon, on court le risque de deux clergés, sans lien entre les personnes, sans dialogue, sans réflexion commune, sans cohérence du témoignage public, voire du contenu de ce témoignage. Or les prêtres diversement situés sont coresponsables, de par l'ordination, de la mission de l'Eglise. Ils sont responsables les uns des autres et de leur apostolat respectif.

Cette situation mixte de travail à temps partiel aide à conserver le dialogue et constitue un signe, publiquement observable, du lien de coresponsabilité qui unit les prêtres permanents en paroisse ou dans l'Action catholique à ceux qui ont une situation à plein temps dans le profane.

## Comprendre et exprimer la foi, dans ce partage de vie

### a) Deux risques

Comment comprendre la foi, la vivre, la dire et la signifier dans cette quête souvent douloureuse, mais authentique que l'homme fait de lui-même et que nous percevons mieux par ce partage de la vie. Devant la séduction de certaines idéologies d'inspiration athée, devant le douloureux constat de cet « échec obscur », qui porte le nom d' « impossibilité apostolique », là où « le prêtre se trouve sans parole devant le non-croyant », nous ressentons deux risques : renvoyer la foi au musée des expédients inutiles, ou la réduire à un projet parmi d'autres.

### b) Présence du prêtre et compréhension et expression de la foi

D'autre part, pour annoncer d'une manière signifiante le mystère chrétien aux hommes d'aujourd'hui, nous découvrons qu'il ne suffit pas de croire à la vertu de la seule présence du prêtre, en se disant que Dieu fera le reste ; il nous faut renoncer à tous les prétextes qui justifient trop aisément un silence abusif : une cer-

taine spiritualité de l'enfouissement, la pastorale de la « présence pure », la nécessité d'attendre, confondues avec l'attentisme, ou encore le refus du prosélytisme.

Les actes ne sont pas d'emblée significatifs pour des gens d'une autre culture que la nôtre ; sans un certain commentaire oral, les actes parlent, mais ils ne disent que ce qu'ils signifient habituellement dans un groupe donné ; ce qu'on appelle en milieu chrétien « l'apostolat de la présence » peut être un admirable témoignage pour des chrétiens, mais cela peut rester complètement extérieur à la culture et au système d'interprétation de l'homme non chrétien ; nous taire sur des actes qui doivent être accompagnés de parole, c'est laisser planer l'équivoque ; si nous vivons une certaine dimension de l'homme et de la catholicité, nous avons le droit de l'expliquer, de le dire, au moins quand c'est possible. Au lieu de nous réfugier dans un fidéisme, qui évacue la mission, nous avons à comprendre et à exprimer la foi dans ces réalités humaines de l'homme d'aujourd'hui. Comme prêtres, nous avons à *discerner et à*

*exprimer le sens de la foi, à manifester la signification de l'Eglise, à rechercher pour elle une manière évangélique d'exister dans le monde.*

**c) Contemplation de l'action de Dieu et compréhension et expression de la Foi**

De même nous ne pouvons pas non plus nous en tenir à des certitudes générales et faciles en disant seulement : Dieu est au travail dans le monde ; ce qui se passe, c'est la Pâque du Christ ; ce qui compte, c'est le monde et son avancée vers plus de justice et plus de paix. Cette coloration chrétienne reste superficielle.

Nous savons que l'Esprit travaille en dehors de l'Eglise visible et que celle-ci doit constamment se porter à la rencontre de son Seigneur vivant parmi les hommes. Nous avons pu mesurer, certains parmi nous depuis bientôt trente ans, la valeur et la richesse de ce que peuvent vivre loin de l'Eglise tant de personnes et tant de groupes, qui aiment leurs frères, luttent pour la justice, la paix, portent témoignage à la vérité et expriment l'attente des pauvres.

Mais ce serait trop facile, et à la longue ce serait une dé-mission, de s'en tenir à appeler chrétien ce qui est sain humainement. *La difficulté*, dans le partage de leurs luttes, *c'est finalement d'appeler à la foi*, d'en révéler le sens dans la vie, d'ouvrir à la connaissance du don de Dieu. *Le passage à la foi est « conversion »*. Tout homme, même le meilleur, doit s'ouvrir à un don qui vient d'ailleurs. Les courants humanistes les plus généreux comportent souvent, dans leur richesse même, un certain défi à la foi.

Etre attentif à cette nécessaire conversion, à ce don de Dieu qui dépasse tout ce que l'homme peut imaginer, ce n'est pas seulement respecter Dieu, c'est aussi respecter l'homme comme Dieu le respecte. *La démarche missionnaire n'est pas une « récupération » des valeurs humaines*. Quand nous parlons de l'incroyance moderne, nous parlons d'une réalité : la liberté de l'homme de dire non à la foi ; et nous reconnaissons dans l'Eglise une *initiative de Dieu en Jésus-Christ pour tout homme de bonne volonté*. Cette parole dont l'Eglise reçoit le dépôt a un contenu que la nouveauté du monde nous oblige à expliciter. Nous avons à être attentifs aux interrogations des hommes de notre temps, mais celles-ci nous renvoient au message dont il nous faut approfondir le sens. C'est un appel à « scruter les Ecritures ».

**d) Vie spirituelle et ministère, dans ce partage de vie**

C'est dans cette compréhension et dans cette expression de la foi, à l'intérieur de ce partage de vie, que se situe notre vie spirituelle de prêtre, comme le dit justement le Concile : « Menant la vie même du bon Pasteur, ils trouveront dans l'exercice de la charité pastorale le lieu de la perfection sacerdotale, qui ramène à l'unité leur visée et leur action » (Ministère et Vie des prêtres, N° 14).

La foi, l'espérance, la charité sont à vivre pour nous déjà et premièrement dans l'exercice même de nos responsabilités, en en suivant la logique et les exigences : amour concret des gens, réflexion religieuse et pastorale, discernement des vraies valeurs, liens d'Eglise en vue de la tâche d'Eglise, formation

des laïcs, respect de ce qu'ils sont et font, désintéressement radical tenant à la nature du ministère, en particulier pauvreté en fonction des pauvres, prière pour les gens et pour l'Église, ministère sérieux et honnête des sacrements et surtout de l'Eucharistie. C'est là que prend corps notre vie spirituelle de prêtres. Mais c'est aussi en vertu de l'honnêteté professionnelle de notre ministère, que nous devons ménager, malgré notre peu de goût, malgré le peu de besoin ressenti, le temps et la peine pour ce qui est aussi intrinsèquement dans notre mission : res-

sourcement, compétence religieuse, lecture honnête de la Parole de Dieu, réflexion, méditation, prière de demande, action de grâce.

Notre vie spirituelle de prêtre s'enracine dans notre ministère, s'en nourrit, s'y exerce en même temps qu'elle l'oriente dans la voie de la fidélité. C'est en ce sens que nous pensons que « la spiritualité sacerdotale (doit) faire le lien entre la contemplation et l'action dans la rencontre de Dieu comme dans la rencontre des hommes ».

## Comment vivons-nous notre solidarité dans l'Église, notamment entre prêtres ?

Comme prêtres, nous sommes solidaires des nombreuses tâches appelées par la démarche missionnaire de l'Église : catéchèse et catéchuménat, éveil et soutien du laïcat, inventions communautaires, recherche d'un signe authentique donné par l'Église... Nous sommes solidaires de tous les membres du Peuple de Dieu, qui sont évidemment concernés par la démarche missionnaire de l'Église et qui ont à apporter leurs compétences multiformes.

Mais collectivement, nous avons aussi comme prêtres une responsabilité commune dans la mission :

le témoignage à donner suppose la convergence et la communion des ministres de la Parole ;

- la recherche d'un ministère, vécu dans une relation avec les non chrétiens et privé des « repères traditionnels », ne peut être vécue solitairement sans se perdre elle-même ;
- différents ministères sont nécessaires à la mission ; celui qui se cherche dans un partage de vie doit se référer activement à d'autres expressions du ministère qui lui sont complémentaires, et réciproquement ;
- notre ministère, nécessairement inséré dans un lieu et un milieu particulier, est significatif, mais il est aussi responsable de la dimension une et catholique de la foi chrétienne ; l'insertion particulière suppose la respon-

sabilité commune effective du sacerdoce ;

— notre responsabilité collective n'est en fait rien d'autre que la participation

## L'équipe

L'équipe nous paraît fondamentale. Nous avons bâti nos vies d'équipe en fonction de la mission à faire, pour assumer en commun un secteur ou un ensemble humain. Il ne s'agit pas seulement d'exécuter les tâches ordinaires, mais d'inventer les voies de la mission. Cette invention demande que les initiatives soient vérifiées, étudiées, critiquées. L'équipe est le premier échelon de cette vérification en commun : lieu de recherche et de confrontation. Expression d'une responsabilité sacerdotale commune, l'équipe est déjà signe d'une responsabilité d'Eglise.

C'est en équipe que nous avons pris conscience de la signification des solidarités entre ministères diversifiés. Prê-

à la responsabilité collégiale des évêques dans la mission.

Cette responsabilité collective, nous essayons de la vivre ainsi :

tres affectés au renouvellement des paroisses, assumant des aumôneries locales ou même fédérales, prêtres plus spécialement chargés de la catéchèse, prêtres engagés dans un travail professionnel, à mi-temps ou à temps plein... cette diversité de ministères a pris, en équipe d'abord, son sens et sa portée. Ces solidarités entre ministères divers restent notre souci, alors même que se mettent en place, très légitimement, des équipes sacerdotales spécialisées selon l'identité de ministère (équipes spécialisées de prêtres-ouvriers).

C'est en ce sens que la réflexion en équipe, à partir de la vie et à la lumière de l'Évangile, nous paraît essentielle et devrait être demandée à tous les prêtres.

## Solidarité inter-équipes ;

### Dimension et nature de la "confrontation"

Des recherches spécialisées par milieux se poursuivent entre nous dans des « ateliers » : urbain, rural, Tiers-Monde, équipes spécialisées (dans les transports, l'hôtellerie, les hôpitaux, la recherche scientifique, les techniciens, les marins...).

Plus largement et progressivement, on a vu se mettre en place une forme de travail, une « recherche commune », qui im-

plique des solidarités de fond entre les engagements en divers milieux. Ce que nous cherchons dans cette « confrontation », dans cette référence à ce que vivent d'autres prêtres dans d'autres conditions, c'est l'authenticité théologique de notre fidélité. Cette authenticité ne peut être vérifiée en effet que dans la référence à des expériences différentes de la nô-

tre. On se trouve invité par là à dépasser les étroitures ou les réductions idéologiques. Chacun réaffirme par là que la vérité de la foi et la vérité du sacerdoce sont au-delà de ce qu'il en vit de particulier. C'est une reconnaissance explicite de la

dimension collective de la responsabilité sacerdotale, qui n'appartient en propre à aucun prêtre, mais à laquelle tout prêtre participe. Une telle « confrontation » devrait permettre aux prêtres de « retrouver plus vivement leur mission ».

## Une institution au service de la Mission

Quelles que soient les modalités de l'Institution, le caractère institutionnel de ces liens, sous la forme d'un presbytérium interdiocésain, nous paraît essentiel :

— comme moyen, pour soutenir des engagements évidemment difficiles ; pour provoquer chacun à ne pas en rester à son expérience particulière, fût-elle locale, régionale ou nationale (ce qui est la tentation de tout groupe d'hommes, qui croit à ce qu'il

fait) ; pour nous mobiliser en permanence en vue de cette confrontation ;

— comme expression objective d'un ministère qui a un but précis, mais qui doit chercher son mode de réalisation ;

— comme mode de relation à l'épiscopat dans sa responsabilité missionnaire, relation non pas d'abord à un évêque dans sa responsabilité locale, mais, à travers lui, aux évêques dans leur responsabilité catholique.

# Libérons le rite <sup>(1)</sup>

Jean Dimnet

## *Le silence, c'est la mort*

Au lendemain de l'Assemblée générale de 1969, nous souhaitons nous retrouver très vite, très clairement, sur deux ou trois objectifs communs. Mais pour cela, il aurait fallu organiser un grand brassage, favoriser la communication « horizontale » entre nous. Or depuis déjà plus d'un an, celle-ci a bien du mal à s'établir, et nous ne parvenons pas à dégager par nous-mêmes nos perspectives d'avenir.

D'autre part, l'expression publique de la Mission de France est pratiquement inexistante, alors qu'elle devrait assurer un retentissement collectif et public aux questions que nous nous po-

sons. Si elle ne joue pas ce rôle, la Mission se détruit elle-même en sortant de l'actualité. Je ne suis pas de ceux qui pensent que ses membres s'en trouveront mieux. Et c'est pour cela que « nos liens s'amenuisent et que nos solidarités se déplacent ».

S'il est temps encore, il faut instituer cet échange qui permette à chacun de communiquer à tous les questions qu'il a envie de poser.

Pour ma part, je voudrais évoquer d'une manière concise, en dehors de toute théorie, deux ou trois sujets principaux.

(1) Ce texte, rédigé le 1<sup>er</sup> mars 1971, est le condensé d'une communication faite à l'Equipe centrale et au Conseil presbytéral le 18 novembre 1969, renouvelée le 3 juin 1970.

## Les prêtres - ou la première question

Les prêtres de la Mission de France, malgré leur moyenne d'âge avancée — qui met la plupart d'entre eux à l'abri des orages — ne peuvent pas passer à côté de la fermentation et du bouillonnement qui marquent le « clergé » en ce moment.

Les remises en question sont d'abord pratiques. Elles concernent des aspects de leur vie qui sont à la fois quotidiens et institutionnels :

- le travail salarié pour un nombre croissant de prêtres ;
- les changements dans la rétribution financière et dans le mode de vie sacerdotal, qui est moins « assisté » ;
- la transformation des « ministères » et la diversité accrue des « types de prêtres » ;
- la possibilité du célibat ou du mariage ;
- une plus grande liberté et initiative dans l'action menée ;
- un autre genre de relations avec les évêques.

Sur tous ces points, des gens vivent, des solutions pratiques sont prises. Mais on affecte de croire que rien, officiellement,

n'a changé, qu'il ne s'agit que d'« exceptions ». Qu'on appelle cela « déclergification » ou autre chose, beaucoup de prêtres n'attendent plus qu'on les « définisse ». Ils SONT autres.

Certaines évolutions de la vie sacerdotale sont pour nous une expérience déjà ancienne. Pourquoi donc exprimons-nous si peu cette expérience au-dehors, tout en restant à l'abri du grand parapluie « Mission de France » ? — C'est fini maintenant. La Mission de France ne peut exister demain que si elle se branche délibérément sur les questions soulevées actuellement par une évolution de la vie des prêtres, qu'elle a tant contribué elle-même à débloquent.

Mais on dirait que notre expérience première crée une sorte d'inhibition, qui nous empêche d'aller plus loin. Et cela, au moment même où de nouvelles interrogations naissent ailleurs, dans l'Eglise et dans l'opinion.

Cet avenir du sacerdoce pourrait être la première question à nous poser entre nous, au bénéfice de tous.

## La parité entre prêtres et laïcs ou la deuxième question

Plus nettement qu'avant, on revendique la parité entre les laïcs et les prêtres dans la recherche missionnaire, et plus simplement, dans la vie de l'Eglise. Cette parité devrait être vécue plus franchement, à quelque niveau que ce soit.

Certains redoutent que cela conduise à une « laïcisation » de la fonction du prêtre. Je ne crois pas qu'il s'agisse de cela. Non. Mais c'est certainement la volonté de rompre avec l'esprit de caste, et pratiquement, de sortir de l'isolement maintenu par des structures de vie et de recherche « réservées » au sacerdoce. Cet isolement n'est pas indispensable à la vérité des rapports entre les prêtres et les laïcs dans le Peuple de Dieu.

On devrait aboutir à supprimer ainsi l'actuelle division de l'Eglise par couches « horizontales » : épiscopat-clergé-utilisateurs. Certains ont tenté l'expérience dans des « communions », parce que les paroisses ou les appareils apostoliques existants n'osent pas aller au bout des choses. Il semble, en effet, que la parité avec les laïcs doit déboucher sur de nouvelles formes de vie d'Eglise mais à condition d'accepter un desserrement des structures actuelles dans le domaine des rites, de la discipline et de

l'organisation. Dans le meilleur des cas, les laïcs ne font guère encore que des « incursions » dans le rite, et des « représentations » auprès de l'autorité. Après avoir « rapproché l'autel du peuple », il s'agirait maintenant « que le peuple monte à l'autel ». De même, les laïcs ne participeront pas sérieusement à l'orientation de l'Eglise, tant qu'ils auront « en face d'eux » un bloc compact « clergé permanent-hiérarchie » dans sa forme actuelle.

Nous avons toujours eu un chapitre « laïcat » dans nos réflexions passées. Aujourd'hui, il suffirait de le relier à la critique des institutions, pour le rendre explosif.

Il faut laisser aux prêtres la liberté de reconnaître et d'authentifier des expressions neuves de la communion des croyants, dans le rite et dans la prière, comme dans l'action. Dans la réalité cela aboutit à faire reconnaître comme normale la diversité du ministère et du genre de vie pour les prêtres, comme normales aussi la diversité de la forme des rites (eucharistie et pénitence, par exemple) ainsi que des manifestations ou des actions par lesquelles laïcs et prêtres tissent ensemble la vie de l'Eglise.

Faute de quoi, les initiatives

de la mission resteront éternellement dans les marges de la vie de l'Eglise.

Notre deuxième question est

donc celle-ci : les prêtres et les laïcs prendront-ils la liberté d'aménager ensemble la vie quotidienne de l'Eglise ?

## La mission et les institutions ou la troisième question

Les interrogations que je propose aboutissent au problème de l'institution. Je sais que je vais à contre-courant, et que beaucoup préfèrent considérer ces problèmes comme secondaires par rapport à la mission. — Il est temps que la Mission de France prenne au sérieux l'importance des institutions. Pour nous, c'est une conversion, mais il faut la faire.

Prenons l'exemple des rites sacramentels, qui sont un peu le symbole de toutes les autres structures de l'Eglise. Le rite n'a pas bonne presse chez nous. A ses débuts, la Mission a choisi la foi contre le rite. Mais cette opposition, qui déclencha le mouvement missionnaire, risque actuellement de le bloquer. On sait qu'elle est théoriquement fautive. Certes, la préoccupation du missionnaire est « le don de la foi ». Mais celui-ci n'est pas une « inspiration ». C'est très concrètement un échange, une communication : la foi est reçue de l'Eglise, pour être « rendue » à l'Eglise, sous toutes formes de communion et médiations visibles.

En particulier, comment réaliser l'échange des esprits dans la foi, si l'échange dans le sacrement demeure impossible ?

Pratiquement, pendant des années, nous avons cru pouvoir séparer les deux. Nous avons demandé et obtenu plus de liberté en tout ce qui concerne l'acheminement vers la foi, à cause des incroyants, sans toucher aux sacrements et à leurs formes d'exercice. C'était une façon d'obtenir le champ libre pour la Mission : on faisait la part du feu. Mais c'est ainsi que les missionnaires ont fini par apparaître « à côté » de l'Eglise, voire « entre » l'Eglise et les hommes. Ne discutons pas des idéologies auxquelles nous avons pu succomber. Il y a des raisons très pratiques pour rejeter complètement cet anti-ritualisme, afin d'aborder les nouvelles audaces qui sont nécessaires.

Il me paraît clair que l'opposition entre la foi et le sacrement n'a plus de valeur pratique aujourd'hui. Revenons de nos illusions : la communauté de foi ne débouche pas « automatique-

ment » dans le sacrement. Et, sans lui, elle dégénère en parlote ou en communauté de militance. En Eglise, il faut d'ailleurs parler de « communion », qui comporte la foi et le rite. La foi piètine parce que la pratique du rite demeure impossible. **LIBERONS DONC LE RITE** : il faut obtenir la liberté d'inventer et de créer dans le domaine du sacrement, aussi bien que dans la manière de vivre la foi et l'Évangile en commun.

Entre l'utopie d'un lent acheminement des nouveaux croyants vers des formes de vie religieuse inchangées, et la solution d'églises autochtones qui deviennent des églises parallèles, il semblait qu'il n'y avait rien d'autre. Maintenant, certains pensent qu'il faut trancher le nœud gordien, c'est-à-dire faire que le rite retrouve, dans une expression plus libre, sa puissance de vie d'Eglise. Ce sera la même chose à l'égard des institutions ou des appareils qui encadrent l'action ou la mission de l'Eglise.

Je souhaite que la Mission de France renouvelle sa réflexion sur la foi et le sacrement ou les institutions, à la lumière de cette situation nouvelle. La peur des gestes magiques nous aurait-elle marqués au point de nous stériliser définitivement ? Si ce n'est pas le cas, nous aborderons d'une tout autre manière ce que nous

appelons « l'action à l'intérieur de l'Eglise ».

Loin d'en faire une action subsidiaire, nous comprendrons qu'elle est devenue une urgence missionnaire. Et nous appuierons donc des renouvellements radicaux, à valoir pour toute l'Eglise et pas seulement pour des nouveaux chrétiens. Qu'il s'agisse des sacrements, de la discipline ou de l'organisation apostolique, le rôle de la Mission n'est plus de préparer les gens à accepter ce qui est, mais de faire changer ce qui est. Même missionnaire, le prêtre est aussi responsable de la vie interne de l'Eglise comprise en ce sens là.

La réalité de l'Eglise a d'ailleurs déjà bien changé.

S'il n'était pas caché par les anciens décors toujours en place, on saurait que l'Eglise a déjà un nouveau visage. Visible. En fait, la peur des mots est plus grande que la peur de la réalité. Car beaucoup de choses anciennes continuent d'être affirmées sans être vécues, et bien des choses sont déjà réalisées, qu'on n'ose pas dire et reconnaître. Et pourtant, il serait mieux de les reconnaître que de se voiler la face. Mais les institutions tiennent par la force des mots. Jusqu'à ce qu'un enfant innocent crie que le roi est nu...

# Opération vérité ?

*Equipe de La Rochelle*

---

Nous commençons par rappeler quelques affirmations du papier de René Olivier, de Mai 70 : (cf. LAC n° 23 — septembre-octobre 1970).

## 1) La paroisse, réalité périmée.

La paroisse traditionnelle est morte, tout comme il y a 20 ou 30 ans, les patronages. Le développement accéléré de la vie urbaine lui portera le coup de grâce à bref délai...

## 2) Alors, que seront les communautés chrétiennes dans 10 ou 20 ans ?

a — *On n'évitera pas l'opération vérité*, à savoir que toute une marge de gens coupés en fait de l'Eglise, va achever de s'en détacher quand on va exiger le minimum de foi requise pour une sacramentalisation valide. On aura donc une Eglise du type « petit reste » ou « diaspora ».

b — *Il faudra tenir compte* du besoin actuel de constituer des « groupes de base », ce qui est légitime et

nécessaire, *et maintenir* un caractère fondamental de « pluralisme » ou « d'ouverture au sein même des assemblées eucharistiques ». Pas de « chapelles qui seraient fermées sur elles-mêmes ».

La Paroisse est morte, *mais demeureront des communautés débordant le seul groupe de base.*

c — *Les laïcs* : — Il faut se rendre à l'évidence : les arguments d'autorité ne sont plus reçus ; on a quelques chances d'être entendus, si ce que l'on dit correspond avec la réalité que chacun découvre dans la vie.

D'où, la nécessité de chercher tous ensemble.

3) *Tout cela interdit de se référer aux modèles du passé*, et appelle à rechercher délibérément des formes neuves, sans faire fi d'ailleurs de l'expérience acquise pour sauvegarder un lien réel avec « l'Eglise établie ».

*En conséquence*, la situation et le rôle du *prêtre* sont appelés à beaucoup changer : « Désormais, le prêtre ne peut se situer autrement qu'en recherche avec tous, chrétiens ou non. Il doit être relatif aux chrétiens et aux incroyants ».

Ceci résume quelques affirmations de René Olivier de 70, et que nous faisons nôtres.

### Ce que nous avons dit en mai 70

— *En mai 70*,

nous avons dit comment, de fait, comme dans toutes les équipes, nous vivons sur ce genre d'analyse :

- a — Nous avons l'habitude de retrouver dans le travail et au sein des comités divers (paix, travailleurs étrangers, syndicat...) tout à la fois des chrétiens et des non chrétiens...
- b — Nous attachons beaucoup d'importance au fait d'être en relation avec « l'Eglise visible », l'Eglise concrète.

Ce lien, nous l'avons vécu principalement en ayant la charge d'une paroisse.

— *Nous avons aussi noté ce qui suit :*

Tout ceci ne va pas sans nous poser des questions :

*D'abord*, malgré toutes les simplifications apportées au « paroissial », on ne peut guère aller plus loin dans ce sens : aller plus loin, ce sont des remises en cause qui relèvent de l'« opération vérité » dont parle Angoulême, qu'on ne pourra pas indéfiniment éviter, mais qu'on ne peut faire par nous-mêmes. Alors ?...

*Ensuite*, cela nous conduit à des contradictions de fait :

*Notre visée*, c'est le partage de vie pour une libération où nous pouvons exprimer l'amour universel du Christ,

*et pratiquement*, notre activité reste très prisonnière du « cahier des charges » de la paroisse, ce qui nous empêche de participer à bien des choses où il nous faudrait être pour rester fidèles à notre vocation. Sans compter que ces charges paroissiales nous marquent forcément, nous enferment malgré nous beaucoup trop.

*En 70*, nous avons conclu sur la nécessité où nous étions de nous *partager les tâches*, étant entendu que nous étions très d'accord sur la visée de notre effort commun.

C'est ce que nous avons fait, tant bien que mal.

— *Mais actuellement*, nous envisageons, aidés par les circonstances une autre solution, que l'on pourrait résumer ainsi : puisque nous estimons plus que jamais que la paroisse est sans avenir, que nous pensons toujours que le prêtre doit être relatif, tout à la fois aux chrétiens et aux incroyants, que les chrétiens aspirent de plus en plus nettement à un type nouveau de rassemblements chrétiens, nous pensons nous orienter de la manière qui suit :

1) Nous souhaitons ne plus prendre en charge le quadrillage « administratif » d'un territoire.

2) Nous souhaitons continuer à nous rassembler en une communauté de chrétiens, de style ouverte à tous, (pas un groupe plus ou moins fermé), étant entendu qu'une communauté n'existe que dans la mesure où elle se définit dans l'existence : par ses mœurs, ses prises de position, ses choix évangéliques..., et

où, par conséquent, elle réfléchit sur les événements, les situations réelles avec ceux qui en sont partie prenante (en sorte que la Parole de Dieu ne patine pas indéfiniment dans le vide...).

*N.B.* — la 2<sup>e</sup> partie précisera davantage ceci.

### 3) Une question demeure :

Comment ce genre de communauté chrétienne évitera-t-elle de se marginaliser du reste de l'Eglise ?

*On peut répondre de diverses façons :*

*D'abord* en notant que c'est l'Eglise qui est massivement marginalisée par rapport à la vie. Mais ceci, pour être évident, ne résout pas toute la question puisqu'il faut éviter au maximum de n'être plus que nous-mêmes et assurer la « communion ».

Le fait que nous ayons accepté jusqu'ici la charge d'une paroisse « type chrétienté » souligne qu'on y voyait le moyen précisément de sauvegarder cette communion.

Et le fait que les paroisses peuvent difficilement, pour le moment, jouer sur la ville ce rôle de relais pour la communion, ne simplifie rien.

*Mais sans doute*, ce qui est nouveau, c'est la prise de conscience beaucoup plus large chez les laïcs d'une nouvelle forme d'Eglise à vivre. Des prêtres et des chrétiens en nombre suffisant, se sentant en communion avec tant d'autres qui, dans le monde, cherchent comme eux, peut-on dire vraiment qu'ils vont se retrouver seuls ? Il semble qu'aujourd'hui, mieux que par le passé, ce choix paraît possible.

*Et d'ailleurs*, la question de l'unité de

l'Eglise peut-elle être résolue autrement que par une véritable vie d'Eglise à la base ? Elle appelle reconnaissance de l'action de l'Esprit chez les autres, émulation dans la vie chrétienne, etc.

Nous ne développons pas ce thème : l'unité est à faire, elle n'est pas toute faite.

4) *Mais il faut essayer de nous expliquer plus au fond* et de dire *quelle Eglise* nous voulons, à travers cette évolution que nous venons de décrire.

Si nous avons laissé croire que le projet qui nous intéresse, c'est la formation d'une communauté chrétienne, nous aurions dit à peu près le contraire de ce que nous pensons.

Ce qui nous intéresse, c'est ce qui peut intéresser toute l'humanité, et rien que ça !

*L'Eglise* nous apparaît comme « mission de catholicité ». Elle est « l'acte » d'hommes qui se savent et qui se veulent les frères de tous (même de leurs ennemis). Elle est « expérience de Pentecôte » renouvelée quotidiennement. Elle ne connaît qu'une bonne nouvelle, qui est sa vie :

« si différents que nous soyons, nous nous entendons tous ».

Elle existe dans l'expérience de l'Esprit qui rapproche, qui réunit, *l'expérience de l'Universel qui vient*.

Cette expérience n'a lieu qu'entre ceux qui, de quelque façon, **ESPERENT**,

qu'entre ceux qui, d'une manière ou d'une autre, ont un **PROJET**, une attente de quelque chose qui est à faire,

qu'entre ceux dont le Christ disait : « Bienheureux... ».

L'Eglise est cette expérience en acte, ou elle n'est plus.

Elle sait, depuis Pentecôte que « l'Esprit souffle où il veut », et qu'il nous précède en Galilée. Elle ne peut prétendre à un « chez elle », sinon la flamme devient cendres.

*L'espérance vécue* des militants, la vie de mères de famille, les aspirations des jeunes, la montée des nations nouvelles, l'absence de sectarisme et la recherche de sincérité, d'authenticité si fréquentes aujourd'hui... voilà le terrain de la RENCONTRE où s'annonce la BONNE NOUVELLE qui illumine la vie de tous.

*D'ailleurs*, si nous regardons le comportement chrétien « instinctif » — jaillement de l'Esprit — sans nous attarder aux formulations toujours inadéquates : être présent, partager la vie, témoigner, etc... n'est-il pas vrai que nos vraies joies, le dynamisme qui nous porte en avant, ce qui nous « prend » vraiment, ce qui vraiment nous transforme et nous renouvelle, c'est toujours *l'expérience d'une unité en marche* : déblocages inattendus, dialogue vrai, amitié, solidarité...

Là, en effet, nous accomplissons en esprit et en vérité la mission du Christ :

« qu'ils soient un » ; nous entrons dans le banquet fraternel du Royaume. La joie profonde de nos vies, si nous y prenons garde, correspond toujours à cette illumination : « *si différents qu'on soit, on s'entend tous* ».

Alors la condition « sine qua non » pour vivre l'Eglise, c'est d'être dans le monde de tout le monde ! Car l'Eglise ne peut être un en-soi, quelque chose. Et quand elle se chosifie, elle... n'est plus.

On nous a appris pourtant que les rites et les lois ne vivifient pas.

Seule la Charité édifie, seul l'Esprit vivifie : ce qui suppose, au sens le plus fort, la RENCONTRE.

Jésus inaugure la Foi, dans laquelle la religion, l'adoration, ne peuvent se faire que spirituellement, dans la réalité de la vie des hommes, dans l'Espérance telle qu'elle souffle au cœur des hommes d'aujourd'hui.

*Hélas !* nous sommes façonnés par une Eglise qui, dans son langage, et souvent dans sa vie, s'est située en face du monde.

Formant un groupe humain distinct, elle s'adresse aux autres, elle fait du prosélytisme. (« Ils parcourent le monde entier... »). Elle « judaïse », et nous sommes tous marqués par cette mentalité judaïsante.

Voilà donc l'effort toujours à refaire : « quitte ton pays... pour le pays que je te donnerai... il partit sans savoir où il irait ».

Jésus n'est pas venu apporter un complément à l'homme, un supplément, *mais l'essentiel* : à savoir que l'humanité telle qu'elle est a un sens, qu'elle est appelée, qu'elle est en route vers l'UNITE parfaite, au terme où Dieu sera tout en tous.

*Mais ce sens pour-aujourd'hui, personne ne le possède.*

L'Esprit est créateur, nouveauté, il souffle où il veut.

La REVELATION n'est pas du tout-fait, comme une chose peut être toute faite et être possédée.

Elle est *vie*, et non pas doctrine ou

loi. (On ne doit pas confondre, même si elles ont leur nécessité).

Il faut qu'elle naisse et qu'elle grandisse en chacun et en chaque génération : elle est conquête progressive d'un sens de la vie.

Nicodème disait : « nous, nous savons » — « Tais-toi » dit Jésus... « à moins de renaître »... « à moins que tu ne renaisses » ; et oui, il faut toujours tout recommencer...

Toute faite, la Révélation est lettre, elle n'est pas Esprit.

Elle grandit et s'enracine au cœur de ceux qui font l'expérience de la joie et du dynamisme de la Pentecôte. Elle est contagieuse dans cette expérience-là, et seulement ainsi : en esprit et en vérité.

Et nous voilà aussi désespérés qu'Abraham, sa valise à la main.

Que faites-vous de l'Eglise ?... la chose...

Et votre communauté de croyants ?

Vous voulez tout dissoudre dans le monde ! Eh oui, comme le ferment, le sel.

*La Communauté des croyants*, elle sera le lieu de la *Reconnaissance*, après coup, du chemin que nous avons parcouru aux côtés de Celui - toujours - déjà - là, et qu'on n'avait pas reconnu de prime-abord (Emmaüs). Elle sera le lieu lumineux où la Parole de Dieu va donner du relief, de la profondeur à ce qui se passe parmi nous. Parce que ce qui se passe parmi nous, c'est ce que Dieu fait depuis toujours chez les hommes, mais nous ne le savions pas ; car le témoignage de l'Écriture n'apparaît qu'à ceux qui ont *marché avec* (« notre cœur n'était-il pas tout brûlant... tandis qu'il nous expli-

quait le sens des Écritures »). Il faut être *rené* de l'eau et de l'Esprit.

D'ailleurs notre souffrance n'est-elle pas que, dans nos Eglises chosifiées, la Parole de Dieu patine dans le vide, faute d'avoir renouvelé l'expérience de Pentecôte au jour le jour... Mais elle devient « Puissance de Dieu » quand elle embraye (Martin Luther King, Elder Camara...).

*Les chrétiens se rassemblent* pour mettre en commun « les merveilles de Dieu dans le monde », pour rendre grâces et reprendre leur élan. Mais en vérité, il n'y aura élan que si ces chrétiens sont entre eux des frères, comme on en a rarement ailleurs, que s'il y a une qualité de fraternité telle *qu'elle crée* des cœurs nouveaux pour les rencontres à venir, qu'elle engendre des cœurs purs pour le monde qui ne l'est pas, des pacifiques, des miséricordieux... D'ailleurs, si elle n'est pas cela, si elle n'est pas toujours en train de devenir cela, jamais nous ne pourrons dire à tous nos frères : « venez et voyez... ».

*Tout ceci n'a pas la prétention* d'être un traité de l'Eglise, mais de dire notre cheminement et de vous faire part de quelques intuitions qui peut-être rejoindront les vôtres.

Sans doute est-ce là une utopie ? Oui, comme tout projet. Mais il est essentiel d'avoir une certaine vision d'avenir si on veut marcher.

Sans doute aussi, la communauté chrétienne étant ce qu'elle est, faut-il *admettre des relais*, des « passerelles » qui permettent aux chrétiens comme à nous-mêmes de se resituer progressivement dans cette vision d'Eglise.

Ainsi, pour notre part, nous considérons comme relais nécessaires pour l'instant, un certain nombre de réunions, le travail que s'efforce de faire l'équipe d'information pour sensibiliser les chrétiens au travail de l'Esprit dans l'humanité entière et lui donner une aptitude à la Rencontre, et d'autres encore...

*Que des relais soient nécessaires, que des délais s'imposent, qu'il faille vis-à-vis de nous-mêmes comme des autres de la patience, cela ne nous gêne pas.*

Ce que nous supportons mal, c'est de vivre dans des impasses.

Ce dont nous avons besoin impérieusement, c'est d'avoir une vision d'Eglise qui prenne acte de ce qui fait le fonds de notre vie et de nos aspirations. Or, au risque de nous répéter, c'est seulement *la joie de l'UNIVERSEL qui VIENT* qui peut combler notre vocation.

# Insignifiante de l'Eglise Fidélité à l'Évangile

*Pourquoi avons-nous choisi la voie d'accès n° 3*

*Equipe Durance-Cadarache*

*1. — En raison du contexte géographique et sociologique dans lequel notre équipe est située.*

## a) Géographique

Nous avons la charge de 4 paroisses représentant environ 7 000 personnes. En fait, l'Eglise y est insignifiante car le nombre des chrétiens pratiquants représente environ 2 à 3 % de la population totale et ceux qui pratiquent sont loin, dans l'ensemble, de représenter l'élément dynamique de nos communes. Si l'on se situe sur l'ensemble du secteur « Grand Manosque », on peut affirmer qu'il en est de même, exception faite des ingénieurs-cadres et professions libérales qui constituent une bonne part des pratiquants de Manosque.

## b) Sociologique

André travaille dans une entreprise de Travaux Publics et dans ses nombreux déplacements n'a pas eu encore l'occasion de rencontrer un seul chrétien, qui témoigne un tant soi peu de sa foi.

Jean travaille comme ouvrier en régie au Centre de Cadarache. Très rares sont les chrétiens qu'il a pu rencontrer parmi les ouvriers en régie ou ceux de l'entretien. On peut dire que l'Eglise y est insignifiante parce qu'inexistante. D'ailleurs, sur tout le secteur de Manosque où il y a près de 30 000 personnes, il n'y a que 2 équipes A.C.O. et encore sont-elles com-

posées en grande majorité de techniciens et d'ouvriers très qualifiés. Lorsque nous avons voulu organiser à Manosque une rencontre de prêtres-religieuses et de laïcs choisis comme étant représentatifs de leur milieu de vie, nous n'avons pu trouver ni agriculteur, ni manoeuvre, ni

étranger, ni même un ouvrier, susceptibles de participer à notre réflexion, alors qu'ils constituent la masse de la population du secteur. C'est assez significatif de l'insignifiance de l'Eglise dans ces divers milieux.

II. — *Par ailleurs, notre équipe ayant le désir de travailler et de réfléchir avec les autres prêtres et religieuses du secteur, nous avons pensé que cette voie d'accès était celle qui nous semblait la plus apte à nous aider dans notre réflexion.*

## Le pourquoi de la Patience

Les raisons que nous avons données précédemment pour le choix de cette voie d'accès montrent à l'évidence que nous n'avons pas le choix et, que nous le voulions ou non, nous sommes forcés à cet enfouissement et à cette patience que nous vivons. Du moment que nous avons accepté de venir dans ce secteur, et ceci indépendamment de toutes considérations théologiques, la patience est la seule voie possible.

On parlait beaucoup dans les débuts de la M.D.F. de « pourrissement » dans les secteurs où nous étions envoyés. Cela pouvait apparaître comme l'un des « bateaux » de la Mission, une belle théorie, mais on n'y croyait pas trop. Nous pensions que notre sacerdoce tel qu'il avait été conçu, formé, trouverait toujours à s'exercer à plein temps, ne serait-ce qu'au service d'un petit nombre de fidèles ; aujourd'hui, nous sommes bien obligés de

reconnaître qu'un seul prêtre suffirait pour tout l'ensemble du secteur où nous nous trouvons actuellement, pour les tâches administratives et sacramentelles.

« Si le grain ne meurt ». Nous croyons que cette parole de l'Evangile est vraie, non seulement pour l'Eglise du secteur où nous trouvons, mais pour l'Eglise tout entière. Cela aurait dû être vrai à toutes les époques et partout où l'Eglise s'est implantée ; mais aujourd'hui, qu'on le veuille ou non, il ne peut en être autrement. Voici pourquoi :

Nous vivons dans un secteur qui, depuis une dizaine d'années, a vécu de profonds bouleversements. Il y a 10 ans, c'était encore un secteur presque exclusivement rural, avec un gros centre, Manosque, autour duquel gravitaient une dizaine de communes, toutes en perte de vitesse, comme c'était d'ailleurs le cas

dans la plupart des secteurs ruraux de France. Mais déjà la partie rurale commençait à se transformer dans le secteur agricole par l'apparition massive des cultures maraîchères et fruitières avec une floraison de coopératives de types divers, la mécanisation et l'afflux de travailleurs étrangers, surtout Espagnols, qui venaient faire la saison pendant 6 mois de l'année pour la plupart, tandis que certains s'installaient définitivement dans le secteur.

Par ailleurs, l'aménagement E.D.F. de la Durance et du Verdon avec ses barrages et ses usines électriques, amenait dans le secteur de nombreux ouvriers tandis que la construction du Centre atomique de Cadarache voyait affluer plusieurs milliers d'ouvriers et que l'exploitation des différents services du Centre exigeait plusieurs centaines d'ingénieurs, de techniciens et d'administratifs. Beaucoup d'indigènes du secteur se faisaient embaucher soit dans les entreprises, soit dans les services du Centre. Manosque passait de 6 100 à 18 000 habitants, la population de villages satellites doublait ou même triplait, le visage de nos communes se modifiait profondément, la mentalité de la population se transformait par le changement du mode de vie et par le brassage des populations appartenant à des pays et à des milieux différents.

Pendant ce temps, que devenait l'Eglise dans le secteur ? Elle essayait de s'adapter, vaille que vaille. Quelques efforts ont été tentés pour essayer de faire réfléchir prêtres et laïcs afin de concevoir une nouvelle manière de se situer dans un secteur profondément bouleversé. Pour diverses raisons, qu'il serait trop

long de développer dans le cadre de notre recherche, ces efforts (secteur interdiocésain) se traduisaient par un échec et étaient arrêtés au bout de 5 ans.

D'ailleurs pouvait-il en être autrement ? Etant donné que l'ensemble des prêtres se situait dans une perspective paroissiale, qu'ils n'avaient guère de contact vrai avec le monde qui, autour d'eux, se transformait rapidement par un certain partage de vie, comment auraient-ils pu prendre conscience de ce qui se passait autour d'eux ? Comment auraient-ils pu animer des laïcs, les aider à repenser leur vie de Foi, à réfléchir aux signes de l'Eglise dans un secteur en voie de profond bouleversement ? Tout ceci, d'autant que dans les milieux les plus massivement représentés dans le secteur : ruraux, ouvriers, étrangers, il y avait très peu, sinon pas de laïcs. Ces considérations, jointes à ce qui avait été dit précédemment sur les raisons de notre choix pour cette voie d'accès n° 3, font que nous sommes bien forcés d'accepter le ministère de la patience.

Cependant, depuis 10 ans que notre équipe de la Mission est implantée dans ce secteur, nous avons tenu à garder la charge de certaines paroisses, à avoir des contacts avec l'ensemble des prêtres et religieuses du secteur et à essayer de réfléchir ensemble aux problèmes de l'évangélisation du secteur. Etant dans un secteur rural, nous ne pouvons en effet faire abstraction de l'Eglise telle qu'elle est, avec ses institutions, ses structures, sa mentalité propre, en un mot son visage, même si ce visage est ridé, déformé, tronqué. Vouloir se situer en dehors d'elle est une pure utopie. En effet, qu'on le veuille ou non, l'ensemble des gens de notre secteur ont une certaine idée de

l'Eglise ; pour la plupart d'entre eux ils ont encore quelques contacts avec des prêtres de paroisse, ne serait-ce qu'à l'occasion de baptêmes, de mariages ou d'enterrements. Aux yeux de l'ensemble de ces gens que nous côtoyons et avec qui certains d'entre nous vivent depuis des années, quel est le visage de cette Eglise ? Elle est une puissance alliée aux puissants surtout une puissance d'argent, elle est une administration, un culte avec ses cérémonies, ses traditions, ses rites, par lesquels il faut passer de temps à autre, comme il faut passer par la mairie pour certains actes de notre vie et aussi parce que c'est la coutume ; au mieux elle est une gardienne de la morale à laquelle on veut bien confier les enfants car « un peu de morale ça ne peut leur faire de mal ». C'est justement cette « Eglise » que nous refusons, mais dont nous ne pouvons nous désolidariser car nous en faisons partie et qu'en tant que prêtres nous en sommes les représentants les plus significatifs. Que cela nous plaise ou non, nous sommes assimilés à cette

Eglise par les copains du travail et surtout par les gens de nos villages. C'est ainsi que dans nos villages nous sommes en général tenus à l'écart de toute manifestation sportive, culturelle ou politique et que l'un d'entre nous s'est même vu refuser une carte d'adhérent au foyer des jeunes pour la seule raison, qu'étant d'Eglise, il ne pouvait être « laïc ». Même si nous refusons cette « Eglise » nous ne pouvons faire comme si elle n'existait pas, nous ne pouvons nous en désolidariser, vivre en marge. Au mieux, nous serions quelques « bons gars pas comme les autres » mais sans signification réelle d'Eglise.

Même si, par fidélité à l'Evangile, nous refusons un certain visage d'Eglise, nous ne pouvons refuser l'Eglise de Jésus-Christ, car c'est d'Elle que nous avons reçu notre mission, c'est Elle qui nous a envoyés là où nous sommes, c'est Elle que nous devons vivre et dont nous devons témoigner car le Christ, aujourd'hui comme hier, n'a pu être révélé qu'en Elle et par Elle.

## Mais quelle Eglise vivons-nous ?

S'il nous est relativement facile de voir l'Eglise que nous négligeons ou que nous refusons, il nous est plus difficile de préciser l'Eglise que nous vivons, l'espérance d'Eglise que nous portons et les cheminement que nous estimons nécessaires pour y parvenir.

Depuis 10 ans que l'équipe est située dans le secteur, la première démarche qu'elle a essayé de réaliser a été de *rejoindre les gens dans leur vie courante,*

le partage de vie avec eux, d'abord par un style de vie qui se rapprocherait le plus possible du leur : par l'habitat, la participation à la vie de la commune, aux loisirs des gens, un travail à mi-temps ; puis, dès que cela a été possible, par le travail à plein temps dans les milieux les plus denses du secteur, mais aussi les plus pauvres, les plus loin de l'Eglise : entreprise de travaux publics, rural, ouvriers en régie à Cadarache. Dans les

milieux qui nous étaient absolument étrangers aux uns et aux autres, nous avons tout à réapprendre, à commencer par un métier manuel, mais aussi et surtout leur mentalité « provençale », leur manière de vivre leurs problèmes, leur façon de voir l'Eglise, à acquérir une conscience ouvrière, etc. Pour pouvoir le faire, il fallait nous dépouiller peu à peu de toute une culture issue d'une formation cléricale et bourgeoise. C'était une « sacrée gymnastique » pour la plupart d'entre nous, venus de milieu de chrétienté traditionnelle, ayant reçu une certaine formation dans nos séminaires. Cela avait cependant un avantage : celui de nous obliger à nous mettre dans une attitude de pauvreté dans les milieux absolument neufs pour nous et qui n'attendaient rien de l'Eglise ni des prêtres que nous étions. Plus profondément encore, cela nous obligeait à repenser radicalement notre manière de vivre notre foi et notre sacerdoce, à essayer de détecter les signes d'Eglise qui pouvaient être perçus par les groupes dans lesquels nous vivions. Peu à peu, à mesure qu'avec le temps nous arrivions à partager plus intensément la vie des copains de travail, que leurs problèmes, leurs luttes devenaient les nôtres au niveau des diverses revendications syndicales ou politiques, le décalage entre l'Eglise et ces divers groupes dans lesquels nous étions situés, n'était plus perçu comme extérieur à nous, mais devenait intérieur à la conscience de chacun d'entre nous. Nous nous sentions devenir plus étrangers à l'Eglise à laquelle nous appartenions, qu'aux gens avec lesquels nous vivions, bien plus proches des questions ou des préoccupations des copains de travail qui est le réel qui constitue la trame de la vie, que des ques-

tions ou des préoccupations du clergé, des religieuses et de bien des laïcs du coin, concernant des problèmes culturels ou pastoraux internes à l'Eglise. Nous nous trouvions dans deux mondes et nos préoccupations ne se rejoignaient plus. Peut-être ce cheminement est-il nécessaire pour revivre notre foi et notre sacerdoce, pour reconstruire une Eglise qui soit plus significative de Jésus-Christ dans le monde qui se construit autour de nous.

Que sera cette Eglise, comment la voyons-nous, comment essayons-nous déjà de la vivre ?

Une Eglise se faisant plus proche, plus intérieure au monde qui évolue et qui se construit qu'à celui qui est en train de disparaître, une Eglise faisant siennes, parce qu'elle les vit, *les questions et les luttes du monde qui se fait*, s'y engageant résolument, plutôt que d'essayer de colmater des brèches et de garder le troupeau qui lui est confié avec une prudence ou plutôt une peur qui n'a rien de missionnaire et d'évangélique. Une Eglise qui a beaucoup plus à apprendre d'un monde où travaille l'Esprit en se mettant à son écoute, qu'une Eglise qui se croit seule détentrice de la vérité et qui est toujours prête à l'asséner à des gens qui n'en ont que faire. Une Eglise qui peu à peu redécouvre la pauvreté évangélique et pour cela sache se dépouiller de sa culture, de toutes les formes de puissance, de sa manière de vouloir régenter les hommes comme elle a eu l'habitude de le faire des siècles durant. Une Eglise qui, étant vitalement plus proche des gens, redécouvre leur langage pour pouvoir leur dire Jésus-Christ dans la langue qui est la leur. L'Eglise à construire est une Eglise de l'Esprit et non de la Loi.

Les gens que nous rencontrons sont bien plus sensibles aux gestes ou aux actes qu'aux paroles. Il ne suffit plus de dénoncer les injustices tout en évitant de se « mouiller ». Il s'agit avec les gens de prendre parti pour la justice et de prendre part aux luttes des hommes contre toutes les formes d'oppression et de servitude afin de permettre à l'homme d'aujourd'hui d'être un homme « debout », de devenir un homme adulte. Or l'Eglise a été trop souvent dans le passé, et se présente encore trop souvent aujourd'hui, comme étant du côté des riches et des oppresseurs et donc permettant sinon favorisant les injustices. Il faut qu'elle prenne résolument parti pour les pauvres et avec eux. Les gens que nous rencontrons, en particulier les jeunes, sont sensibles à la vérité : il faut être vrai avec ce que nous disons, avec ce que nous prétendons être. Or, trop souvent l'Eglise, tout en proclamant l'enseignement de la vérité, a tendance à biaiser, à avoir une attitude et un langage diplomatiques qui passent aujourd'hui, aux yeux des gens, pour de l'hypocrisie. Les gens acceptent que comme eux, nous prêtres, nous ayons des défauts, des faiblesses ; encore faut-il que nous sachions les reconnaître sans essayer de les camoufler, sans essayer de jouer au personnage. Tout ceci suppose, à l'évidence, un changement complet dans notre manière de vivre la foi, notre sacerdoce, notre appartenance à l'Eglise, pour que l'Eglise soit vraiment significative dans le monde actuel. Pour cela, il ne suffit pas que quelques-uns essaient de le vi-

vre ; il faut que l'ensemble de l'Eglise accepte et travaille à modifier son « visage ». C'est pour cela que nous avons tenu à garder des paroisses, à maintenir des contacts avec les prêtres diocésains, avec les religieuses, les laïcs, afin de pouvoir travailler et réfléchir avec eux. Ce n'est pas toujours facile étant donné le contexte de l'Eglise, là où nous vivons.

Il n'est pas facile, en effet, d'opérer un changement de mentalité. Habituellement les prêtres n'ont pas reçu la formation qui leur permettrait d'être sensibles au monde qui bouge, les laïcs eux-mêmes n'ont pas été formés dans cette perspective. Nous savons combien ceci a été difficile pour nous-mêmes, malgré une formation sans doute plus adaptée, nos recherches en équipe et nos sessions multiples au sein de la M.D.F. Nous en arrivons à penser que l'amenuisement des vocations sacerdotales, le vieillissement rapide du clergé en place, obligera les laïcs qui sont les plus conscients à prendre, par la force des choses, toutes leurs responsabilités d'Eglise (encore faudra-t-il les y préparer) et que, de bon gré ou sous l'effet d'urgence contraignante, on s'acheminera vers l'ordination d'hommes mariés qui, eux, verront leur foi et leur sacerdoce dans les réalités de ce monde dont ils sont partie prenante. Encore faudra-t-il accepter de les y laisser et leur préparer la voie : c'est là, pensons-nous, notre tâche essentielle. Ce qui est certain, c'est que l'Eglise aura un tout autre visage que celui que nous lui connaissons ou que nous lui composons encore aujourd'hui.

# Une seule question pour l'Eglise : la Foi

*André Bousquié*

---

J'exprime ici ce que j'ai vécu, les problèmes qui retiennent mon attention — avec mon vocabulaire et dans les catégories mentales qui sont les miennes. Je comprends que beaucoup de mes expressions sont sujettes à caution ; je suis tout prêt à modifier la formulation, pourvu que les termes et les expressions nouvelles n'affaiblissent pas ou ne trahissent pas ce que j'ai appris en vivant avec les incroyants d'aujourd'hui et que j'essaie d'exprimer.

A tout croyant, l'incroyance pose le problème de la Foi. Pourquoi je suis seul parmi tous ces gens à croire en Jésus-Christ ? et que vaut cette Foi qui laisse indifférents la grosse majorité des gens et influence si peu la vie de beaucoup qui se disent croyants !

Je suis persuadé qu'au delà de tous les problèmes de structures, de tous les

changements et aménagements nécessaires, *le problème de l'Eglise, aujourd'hui, est un problème de Foi.*

Dans les pages qui suivent, je m'efforce d'exprimer comment s'est posée la question pour moi (prêtre de l'Eglise, ordonné pour annoncer cette Foi), ce que j'en déduis pour l'Eglise et comment je vis aujourd'hui la Foi en Jésus-Christ, après 15 ans d'un partage à peu près constant de la vie des incroyants. Mes réflexions s'ordonneront donc autour de deux parties :

- Un problème crucial, celui de la foi aujourd'hui :
  - la vie avec les incroyants pose le problème de la Foi
  - C'est une question essentielle pour l'Eglise.
- Comment je vis la Foi ?

# Un problème crucial : Celui de la Foi aujourd'hui

## *La vie avec les incroyants pose le problème de la Foi*

Quand on parle de partage de vie avec des incroyants pour qui Dieu n'existe pas, ou, s'il existe, n'a aucune importance dans la vie concrète des hommes... (Dieu mort, Dieu étranger, absent...) on parle donc de partage de *cette absence de Dieu*.

Entendons-nous bien : je ne nie en rien la *Présence active de Dieu* au cœur du monde ; présence qui soulève ce monde et le fait avancer vers « son unité éternelle », même si ce monde n'en est pas conscient. Mais cette Présence n'atteint sa plénitude, sa Vérité, ne crée le Royaume qu'avec l'accord et l'engagement conscient de l'Homme.

Je prends une comparaison très lointaine et très inadéquate, mais elle peut aider à comprendre ce que signifie l'absence de Dieu dont je parle :

avant la découverte de l'énergie électrique, atomique, ces forces étaient dans la nature mais ne servaient en rien à l'homme qui n'en avait pas encore pris conscience.

Je voudrais ici faire justice d'une théorie qu'on m'a souvent servie et qui m'avait toujours laissé insatisfait. En gros, on peut l'énoncer ainsi :

nous sommes chrétiens et prêtres, nous voulons évangéliser ; nous avons donc d'abord à nous rapprocher des gens pour repérer dans leur vie les signes de la présence et de l'action de Dieu, pour en-

suite les révéler afin qu'eux aussi louent le Seigneur.

Ce schéma est simple ; il apparaît logique et presque évident. Je pense d'ailleurs qu'il est valable s'il s'agit de former, d'éduquer des hommes qui se posent la question de Dieu. Je ne l'ai jamais vu en application dans ce partage avec les incroyants. Je pense qu'il est inapplicable parce que parfaitement inadéquat.

J'en donnerai quatre raisons :

- Il suppose que le missionnaire ne partage pas la vie d'abord, mais se rapproche des gens pour exercer une action sur eux (je dirais péjorativement : pour placer sa marchandise...) ; on conçoit que pour les plus ardents défenseurs de ce schéma, le travail du prêtre ne soit qu'une tactique provisoire.
- Il suppose un missionnaire parfaitement transparent... affranchi, libéré de ce « refus » de Dieu qui est en tout homme depuis Adam (ce qu'on nommait, je crois, le péché originel).
- Il ignore également cette même capacité de refus chez les incroyants ; en considérant ceux-ci comme des victimes seulement d'une ignorance invincible, et tout prêts à se rendre devant la générosité déployée par le missionnaire.
- Il est fils, en droite ligne, de l'indi-

vidualisme du siècle dernier : il suppose qu'une conscience bien trempée peut à la fois, établir un dialogue vrai et profond et rester inébranlable, ne rien perdre de sa limpidité, ne pas bouger d'un iota (même le Fils de Dieu fût tenté).

Il me semble que l'expérience nous aiguille sur une autre voie :

Partageant cette absence de Dieu, apprenant à vivre humainement les choses humaines, à résoudre humainement les problèmes humains comme le font les hommes dont nous partageons la vie, on ne peut pas ne pas se poser la question :

que vient faire Dieu là dedans, et où est Dieu, et *qui* est Dieu ?

Dans la mesure où en choisissant le sacerdoce on a misé toute sa vie sur Dieu, cette question engendre une crise grave, profonde, en ce sens qu'est remise en cause la raison d'être de sa vie.

Je pense que, pour que la Foi soit concrète, solide, il est nécessaire de *voir Dieu à l'œuvre* : toute l'Écriture nous apprend à reconnaître les mœurs de Dieu, et la façon dont il se manifeste ; et il faut le reconnaître aujourd'hui, le « rencontrer » comme nous disons, pour nous attacher à Lui.

Le fait que Dieu soit absent de la conscience des hommes « mortifie » la foi (au sens fort : faire mourir). Et plus personne aujourd'hui n'est à l'abri de cette mortification : c'est le premier risque des efforts d'ouverture de l'Église au monde.

Ce fait n'est sans doute pas étranger à tous les problèmes que posent les prêtres : statut social, engagement social, politique... ces problèmes se posent à

nous, ils sont vrais, ils sont à étudier. Mais c'est ma conviction qu'ils portent en eux-mêmes un danger mortel, ils peuvent si facilement nous permettre d'esquiver le vrai problème : celui de la Foi.

A partir du moment où la *raison d'être de ma vie* est remise en question, devient moins évidente, quelle tentation de me trouver une nouvelle raison d'exister :

- en fondant une famille : le but le plus commun de la vie des hommes ;
- en menant un combat utile à l'humanité. De cette façon, j'évacue le problème : la Foi n'est pas une question brûlante ; que je garde la Foi ou non ne changera rien, quant au fond, à l'orientation nouvelle donnée à ma vie ; car je me serai choisi moi-même cette orientation, je ne l'attendrai plus d'un Autre, de Dieu. Je serai aligné sur ce monde qui effectivement ignore Dieu pour faire ses propres choix.

Je ne condamne pas la perspective de prêtres mariés, bien au contraire je la souhaite ; je ne condamne pas l'engagement du prêtre dans les affaires humaines : le fait d'avoir toujours voulu le travail manuel témoigne du contraire ; et, choisir un travail salarié, c'est choisir en même temps les implications sociales et politiques qu'il comporte.

Mais totalement engagé le problème reste entier : dans la vie que je mène, dans la vie que je partage, dans les responsabilités que j'assume ou que je refuse...

- est-ce que je travaille à construire le Royaume ? (j'emploie à dessein ce mot de Royaume qui me paraît moins équivoque que celui d'Église tantôt

pris comme l'équivalent de Royaume, tantôt comme société temporelle) ;

— est-ce que je travaille à la promotion de l'homme, d'un homme dont je me suis fait une image bien précise, bien définie ?

Je crois, certes, que Jésus-Christ donne sur l'homme une perspective précise, propose un certain visage de l'homme ; mais en Jésus-Christ l'Homme est aussi le Fils de Dieu. De ce fait, on ne peut appliquer ici que la seule critique négative, comme pour Dieu. Aucune image de l'homme n'est définitive, n'est la seule vraie.

Je repense toujours à la difficulté qu'ont eue les apôtres à comprendre et à accepter Jésus-Christ pour ce qu'il était vraiment — à se défaire de l'image qu'ils s'étaient faite du Messie, à travers les Ecritures d'ailleurs que Jésus réalisait... difficulté qui aboutit au « je ne connais pas cet homme » de Pierre dans la cour du Palais de Justice.

Chacun de nous se heurte à la même difficulté : passer des images reçues, de nos espoirs de messianisme temporel, à la vérité de Jésus-Christ aujourd'hui. Et cette Vérité n'est pas au bout d'un raisonnement, au bout de notre logique, elle ne peut être reçue que dans un choix d'Amour, de cette charité dont Paul nous dit que sans elle nous ne sommes rien.

A Pierre, Jésus n'a pas fait de reproches, il n'a pas essayé de lui expliquer son erreur, il lui a dit : « Pierre, m'aimes-tu ? ». Ce qui veut dire que chacun est incité à abandonner son autonomie

(au sens étymologique) : je m'en remets au Seigneur. Ce qui compte, c'est d'être attaché à Lui et pour le reste « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? ».

Il y a ce paradoxe de la Foi, difficile pour l'homme moderne, qu'en fait cette Foi apparaisse et soit en vérité, une *dépendance* vis-à-vis d'un Autre ; dépendance acceptée, à la fois reçue et donnée.

La difficulté réside en ceci : dès qu'on prononce ce mot de dépendance, l'homme d'aujourd'hui entend : *aliénation*. Comment vivre cette dépendance de façon à ce qu'elle n'apparaisse pas comme aliénation, mais pour ce qu'elle est : la seule Vérité et Liberté de l'homme, son « salut » ?

A titre de comparaison on peut dire ceci : les amants sont d'autant plus libres, plus eux-mêmes, qu'ils s'aiment davantage, donc sont plus dépendants l'un de l'autre.

Pour moi, je crois avoir reconnu que cette dépendance assure en vérité ma propre liberté, que je suis homme dans la mesure où je suis fils. Mais comme « ministre de la foi » je m'interroge : comment cela peut-il être perçu et accepté par les hommes d'aujourd'hui ?

J'aimerais, pour ma part, que la confrontation à l'intérieur de la Mission porte sur ce problème de la Foi avec les deux pistes :

- quelle conversion personnelle m'impose le monde d'aujourd'hui ?
- comment cette Foi peut-elle être perçue et acceptée par les hommes d'aujourd'hui ?

## La Foi, question essentielle pour l'Eglise

Je me rappelle une phrase du Père EMERIAU à Lisieux :

« Ce qui est premier aujourd'hui, essentiel, c'est de refaire de la Foi ». Et il éclairait cette affirmation pour une comparaison : l'iceberg. La masse visible de l'iceberg n'est qu'une petite partie de sa masse totale. La plus grosse partie est immergée, elle est donc invisible mais c'est elle qui assure la stabilité de l'iceberg. Et quand celui-ci dérive vers des mers plus chaudes, sa masse immergée fond peu à peu jusqu'à ce que, le centre de gravité s'étant déplacé, brusquement l'iceberg bascule tout entier. Si l'Eglise visible aujourd'hui est fortement ébranlée, c'est parce que son substrat invisible, ce qui assure sa stabilité : la masse des gens

- « qui ont mis leur espoir dans le Seigneur »,
- qui ont misé leur vie sur Dieu — la Foi vécue, en un mot,

cette masse a fondu peu à peu, sans doute parce qu'inadaptée aux conditions de vie nouvelle.

La crise de l'Eglise est donc moins une crise de structures ou de langage ou de tout ce qu'on voudra qui affecte son aspect visible (bien que les choses soient très liées) qu'une crise de la Foi. Et je pense que beaucoup de réformes, qui ont soulevé un grand espoir lors de leur promulgation, ont finalement déçu, ont paru trop timides, ou à côté du problème, parce qu'elles ne s'attaquent pas au fond. A la limite peu importe l'habillement, la langue, la façon de vivre : le plus simple étant évidemment de prendre les habi-

tudes, la langue, l'habillement, etc. des gens dont on partage la vie.

Mais il importe de savoir si ceux qui se réclament de l'Eglise

- poursuivent une ambition, un projet personnel tout entier enfermé dans les limites temporelles, terrestres ;
- ou s'ils s'en remettent à Dieu, en vérité, pour l'accomplissement de leur destinée.

Il ne s'agit pas d'une Eglise de purs, mais d'une Eglise de « pécheurs » : de gens qui acceptent de *réviser* leur vie sous le regard de Dieu ; qui ne seront jamais tout entiers dans leurs projets, dans leurs combats, car ceux-ci ne peuvent aboutir qu'en passant par la Croix.

Qu'est-ce que l'Eglise sinon l'assemblée de ceux qui marchent sous le regard de Dieu ? Et quand on parle de dimension collective de la Foi, je ne peux le comprendre que comme le peuple qui vit sa vie de tous les jours, pleinement présent aux problèmes du monde, en se remettant en cause devant Dieu, en comptant sur Dieu pour son « salut ».

Je pense que ce n'est pas commode à vivre aujourd'hui dans notre Eglise. Et si la confrontation nous est utile pour approfondir et ajuster notre réflexion, notre recherche, sa raison d'être est beaucoup plus profonde : elle fait exister l'Eglise en permettant à ses membres d'échanger sur le point qui leur est commun, unique : la Foi.

S'il y a aujourd'hui un « ministère du silence » nécessaire, c'est en ce sens que

je le comprends : me convertir moi-même dans le monde pour commencer à « refaire de la Foi » avec l'Espérance que Dieu fera germer la graine « le semeur sème son grain, puis il va dormir, et pendant son sommeil Dieu fait pousser son blé ».

A ce propos, je vois bien qu'on peut faire resurgir la querelle sur la spécificité du prêtre : cette recherche d'une foi pour aujourd'hui est aussi bien l'affaire du laïc que du prêtre.

Je ferai seulement deux remarques :

\* Dans une crise aussi grave qui affecte l'Eglise dans son essence même, dans sa finalité : faire des hommes, des fils de Dieu, ces querelles de spécificité, de mission propre paraissent un peu puériles.

Tous les chrétiens, prêtres et laïcs, dans la mesure où ils *vivent dans ce monde*, sont assaillis par cette question : que signifie *croire en Jésus-Christ au-*

*jourd'hui* ? C'est à cette question qu'il importe de répondre, non chacun pour soi, mais dans une vaste concertation.

\* Dans cette recherche, d'une part, chacun agira et réagira « en son âme et conscience », selon ce qu'il est : en chrétien soucieux de sa fidélité, en prêtre « ordonné » à la conduite du troupeau. D'autre part, d'un point de vue plus pratique — du fait que cette recherche nécessite obligatoirement la confrontation — celle-ci est engagée déjà entre prêtres. Elle semble plus difficile à mettre sur pied d'une façon cohérente et diversifiée, au niveau du laïc. Que ce soit une lacune grave et qu'il soit nécessaire de produire tous les efforts imaginables pour la combler n'empêche nullement la confrontation de se poursuivre entre prêtres. Bien au contraire, il est fort utile de savoir de quoi on parle lorsqu'on emploie ce terme de confrontation.

## Comment je vis la Foi ?

Toutes les considérations précédentes trouvent leur source et leur répondant dans une certaine façon de comprendre et de vivre la Foi. Mais il est plus facile de faire des considérations à partir de ce qu'on vit, que d'exprimer ce que l'on vit. C'est pourtant le plus nécessaire, car cela seul a une réalité.

Je ne vais pas faire un exposé de ma foi, comment le pourrais-je ? Je prends seulement quelques attitudes fondamentales qui sont les miennes, en essayant d'en donner les raisons. Je ne prétends

pas être complet, j'admets fort bien qu'on conteste ma façon de voir et de vivre, mais j'aimerais qu'on m'en donne les raisons.

\* D'abord une première attitude qui est fondamentale : où je suis, je n'y suis pas à mon compte, ni pour y faire une « œuvre », ni pour y écrire mon histoire, ni pour y trouver ma propre satisfaction.

La conscience d'être « envoyé » est essentielle pour moi, je ne suis pas envoyé dans telle entreprise pour y exercer tel

métier ; mais je suis envoyé comme ministre de la Foi. Et pour cela il est nécessaire de « partager la vie des hommes » et que ce partage soit concrétisé. Je me trouve dans telle entreprise exerçant tel métier, celui-ci dépendant de mes capacités, de mes aptitudes, mais aussi, pour une part, de l'envoi, puisque j'ai choisi un métier manuel, parmi des pauvres, « aux pauvres est annoncée la Bonne Nouvelle ».

Il me semble que tant que je suis fidèle à cet envoi, pour l'Évangile, je vis cette remise de ma vie entre les mains de Dieu, qui me paraît être la source et l'accomplissement de la Foi.

\* Au sujet de l'engagement syndical. Je suis dans les Travaux Publics depuis bientôt deux ans, je ne suis inscrit à aucun syndicat ; je ne veux pas justifier cette attitude, je ne dis pas que je ne m'inscrirai pas un jour, ou qu'un autre à ma place eut agi de la même façon, ni même que j'ai eu raison d'agir ainsi ; je voudrais dire seulement pourquoi je n'ai pas ma carte syndicale.

— D'abord je souffre toujours lorsque j'entends dire (on ne le dit pas aussi clairement, mais on le laisse entendre) : si l'on n'est pas inscrit dans un mouvement syndical ou politique ou culturel : « engagé » en somme, on ne peut pas être. Dans cette ligne, quelle Eglise de scribes et de pharisiens nous risquons de créer (scribes et pharisiens étaient engagés) et les pauvres, les petits, les inorganisés... !

L'engagement humain n'est pas le critère de la Foi. Il peut être et *devrait* être un élément de l'expression de cette foi en Dieu qui se soucie des pauvres : « Le sang du juste crie vengeance », « le salaire dont vous avez frustré vos ouvriers... ».

— Ceci dit, il me reste à expliquer pourquoi je ne suis pas engagé au niveau syndical : j'ai dit que la raison dernière de ma présence n'est pas d'y faire mon œuvre, mon histoire, mais celle d'un Autre : Dieu. C'est cela que je ne voudrais jamais oublier. Depuis que je suis dans les Travaux Publics (à ce propos je crois que la physionomie des T.P. a beaucoup changé depuis la période des barrages avec les grandes concentrations ouvrières qu'ils supposaient), je n'ai pas rencontré un seul militant syndical. De tous les copains de l'entreprise que je connais, aucun n'est inscrit.

Il me répugne de faire seul cette démarche, de peur qu'à leurs yeux mon militantisme apparaisse comme une réponse suffisante aux questions que peut poser ma vie (avant peut-être d'être effectivement la réponse pour moi aussi). Il est évident que si un jour des copains sont résolus à faire cette démarche, le problème sera tout différent : ce combat pour la justice, la dignité, je le partage avec eux... je ne pense pas devoir en être le leader, sous prétexte que j'en ai les moyens.

Je sais que c'est difficile à exprimer ; pour moi cette discrétion, c'est par fidélité à l'Évangile.

Le fait de ne pas vouloir être à mon compte là où je suis, le fait aussi d'être célibataire (non par fidélité à un règlement, mais parce que je laisse à Dieu le soin d'assurer la fécondité de ma vie et que je crois que Dieu mérite cette confiance) me rendent pour une part étranger aux hommes avec qui je vis. Et je ne vois rien qui puisse abolir cette différence, si ce n'est de me renier moi-même, de renier les choix que j'ai faits.

D'avoir fait des études, et faire ce travail, de n'être pas marié sans paraître ni anormal, ni inconscient... cela étonne et il est bien difficile de répondre aux pourquoi :

- d'abord parce que l'Eglise n'apparaît pas comme l'assemblée de ceux qui ont misé leur vie sur Dieu ;
- eux-mêmes, pour la plupart, sont baptisés (donc d'Eglise) et incroyants ;
- l'Eglise apparaît comme une force, une puissance qui compte beaucoup plus sur sa diplomatie, ses richesses réelles ou supposées, son influence, que sur Dieu. Ainsi, il est quasiment impossible de se référer à l'Eglise pour expliquer sa vie.
- quant à la référence à sa propre Foi, c'est un peu délicat car, si je pense avoir gardé la Foi, je n'oserais affirmer qu'elle transparaît dans chacune

N.B. — *On m'a fait remarquer qu'il manquait dans ce témoignage la référence explicite à l'Eglise telle qu'elle vit, sinon sous forme négative ; c'est vrai. En proposant une définition (un peu idéale sans doute mais pas utopique) de l'Eglise, je dis comment pourrait s'établir une référence positive. Présentement, le monde des Travaux Publics, monde mouvant de gens toujours « en déplacement » est*

de mes attitudes, chacun de mes actes.

En conclusion, je redirai combien la confrontation sur ce problème de la Foi me paraît urgent et nécessaire :

- Pour ne pas errer nous-mêmes, mais au contraire nous préciser nos repères :
  - quelle conversion exige de moi le monde d'aujourd'hui ?
  - comment je la réalise, à travers quels gestes, quelles attitudes ? les raisons de ces attitudes ?
  - à quelles conditions la Foi est-elle accessible aux hommes d'aujourd'hui ? Quels chemins peuvent les amener à l'Horeb : Dieu qui es-Tu ?
- Pour qu'existe vraiment l'Eglise : ce corps dont chaque membre vit de la vie de tous les autres membres.

*tout-à-fait étranger à l'Eglise et ignoré d'elle, sauf peut-être par quelques statistiques ou travaux sociologiques.*

*Moi-même, je ressens fortement cette coupure : et je l'ai traduite à plusieurs reprises par cette boutage : « Depuis que je suis aux T.P., je peux faire ce que je veux, vivre comme je veux... tant que je ne fait pas de scandale, ça n'intéresse ni ne dérange personne ».*

# La lutte des classes et le fait chrétien

Yves Sauvaget

---

Par fonction, nous avons à faire l'Eucharistie. Appelés à rassembler, en fait, nous sommes devenus solidaires de la classe exploitée en lutte contre la classe qui nous écrase. *Comment nous voyons-nous être des artisans d'unité dans cette contradiction que nous vivons ?*

Comme les copains, nous sommes acculés à la lutte. Chaque matin lorsque je me pointe au boulot, je constate que la démocratie dont on parle tant s'arrête à la barrière de mon chantier. Là nous sommes des exécutants au service du profit pour le profit, du rendement pour le rendement. D'après l'INSEE, on construit aujourd'hui un logement en 800 heures. En 1964, il en fallait 3 000. Le chiffre d'affaires des entreprises augmente depuis 1962 de 10 % par an. Et on nous dit que nous tournons sans bénéfice. On fait des heures en pagaille, on est toujours un plancher en retard... On déborde toujours le délai prévu. Tout le monde est écrasé par les impératifs qui planent au-dessus de nos têtes : du manœuvre au conducteur de travaux jusqu'au patron qui, dit-il, travaille aussi le dimanche.

Nous ne sommes plus des hommes, mais des esclaves au service du profit pour le profit, du rendement pour le rendement, et quand il n'y a plus de crédits, on met les producteurs au chômage, tant pis pour ce qui en découle.

La révolte qui naît tous les jours chez nous, qui sommes au bas de l'échelle, me paraît capitale pour la vie de tous. Je la vois porteuse de notre propre salut comme de celui du conducteur de travaux ou du patron. N'est-elle pas un appel à franchir un seuil nouveau pour devenir maître de ce que nous créons ? Pour le chrétien que j'essaie d'être, je sais que c'est vrai de beaucoup d'autres. J'y discerne là « avec joie et respect les semences du Verbe qui s'y trouvent cachées » (Ad gentes, n° 11). J'y devine la puissance de l'Esprit qui réveille en ceux qui sont les plus écrasés leur visage d'homme et nous invite par les chemins de la terre à vivre dans la pleine Lumière des fils de Dieu.

Cette révolte, si elle est porteuse d'espérance, elle est vécue avec plus ou moins d'intensité. Il y a des moments de som-

meil, il y a aussi des réveils. Pensons à 68. Personne n'y songeait. Ce n'est pas toujours pur. Nous ne sommes pas des anges. Exploités à longueur de journée, nous cherchons nous aussi à en exploiter d'autres. J'en ai pour preuve notre attitude envers les Portugais, les Algériens. La C.G.T., qui est en principe un outil de lutte au service de ce que nous avons de meilleur, n'est pas exempte de déviationnisme.

Je suis mouillé à la C.G.T. et concrètement j'ai accepté d'être délégué au C.E. Je pense que le syndicat est la voie efficace pour avancer. Ma visée, c'est que ce qui naît à la base triomphe ; c'est que le plus possible de camarades se rendent compte que ce qu'ils portent est capital. Nous sommes de fait dans une lutte, plus ou moins ouverte suivant le moment, contre le système qui nous écrase et concrètement contre les agents de ce système qui sont nos patrons ou P.D.G. L'expérience nous a appris que si, à certains moments, on ne se met pas en colère, rien ne passe. Ce qui est dit sur un ton trop gentil n'est pas entendu le plus souvent. Ce n'est pas systématiquement mauvaise volonté des chefs, mais eux-mêmes sont prisonniers des impératifs du profit et du rendement. En un sens, ils sont peut-être plus esclaves que nous, car en nous est née au moins une étincelle de Liberté.

Dans la bagarre, ce qui est le plus grave, c'est de ne plus pouvoir aimer des camarades qui se défilent et encore moins le patron ou ses représentants. A force de ne pas être reconnu, on sait tout juste vous engueuler pour un faux aplomb ou quelque chose qui ne va pas. On en arrive parfois à haïr celui qui est en face de soi. Lutter, être violent parfois et pourtant ai-

mer celui contre qui on lutte ; c'est la quadrature du cercle. Cela demande l'énergie de l'Esprit-Saint. Cette communion au delà des différences qui tiennent à la situation, à la condition, au delà des idées qui s'opposent, c'est une attitude que l'on accueille. Cela ne s'acquiert pas à force de volonté, c'est un don de l'Esprit. La foi ne me donne aucune directive pour trouver la voie du socialisme que nous recherchons, mais dans la foi, l'Esprit veut me construire d'une certaine manière, l'Esprit veut me donner un certain regard.

*Fait pour l'Eucharistie, pour rassembler, je vis en fait la division.* Nous ne pouvons pas nous boucher les yeux : l'écart est immense entre ce que nous espérons et ce que pratiquement nous vivons. C'est tellement vrai que des camarades, des frères chrétiens aussi, en arrivent à désespérer. Nous aussi « qui avons reçu les prémices de l'Esprit, nous gémissons intérieurement » jusqu'à être tentés quelquefois de nous demander si on ne s'est pas trompé.

L'Eucharistie, qui nous rassemble à certains moments, me fait découvrir le mouvement pascal de ce que nous vivons. Avec le Christ je devine le sens de notre cheminement difficile. Le Christ est ressuscité, mais le cheminement de sa résurrection c'est aussi le cheminement difficile sur la terre de Palestine. Manger et boire la coupe du Seigneur, c'est accepter une vie exigeante.

« Que chacun s'éprouve soi-même et qu'il mange alors de ce pain et boive de cette coupe ». (Rom. 11/28).

Cyprien parlait de l'Eucharistie comme de la force des martyrs : « Ceux que nous exerçons au combat, il ne faut pas que nous les laissions sans arme... » « qu'ils

boivent chaque jour la coupe du sang du Christ pour qu'ils puissent eux aussi répandre leur sang ».

S'il nous arrive d'être tristes parfois, d'en avoir assez, nous savons à la lumière pascalle que notre cœur se réjouira, et notre joie nul ne pourra nous la ravir.

*L'Eucharistie dont je suis un artisan, c'est pour moi un geste prophétique.* Le pain de la messe c'est le pain que nous pétrissons chaque jour, c'est la Pâque, le cheminement de l'humanité qui reçoit tout son sens dans la mort et la résurrection du Christ.

A travers nos divergences mêmes qui tiennent à nos situations, à la recherche, l'Esprit ne nous façonne-t-il pas un cœur et une âme communs comme chez les premiers chrétiens ? Le signe de l'Accueil de l'Esprit, aujourd'hui comme hier, n'est-ce pas le partage ou, comme on dit, la confrontation de ce que nous avons de plus cher. Continuellement l'Esprit nous décentre de nous-mêmes pour nous jeter dans les bras du Père.

—:—

*La Foi en Jésus-Christ, ton ministère dans l'Eglise, font-ils partie des motifs de cette solidarité vraie avec les copains ?*

Historiquement, si je suis dans le bâtiment aujourd'hui, c'est parce que je suis prêtre. Si en 62 j'ai choisi de faire un FPA « Limousinerie », c'était pour vivre dans ce pays et aussi parce que je pensais que Jésus-Christ avait quelque chose à voir avec le pays.

Huit ans ont passé. Je crois pouvoir dire que le bâtiment m'a marqué et m'a accueilli. Les camarades m'ont reconnu comme l'un des leurs, sans que le Christ

ait à voir quelque chose là-dedans, du moins apparemment. Ce qui nous rapproche c'est le métier. Quand un maçon rencontre un autre maçon, ils parlent de chantier comme le paysan parle de la terre ou le mineur de la mine. Le métier façonne d'une certaine manière notre allure et notre regard. Habitué à prendre les niveaux, à plomber, à déligner, nos yeux s'arrêtent instinctivement sur tout ce qui se construit.

Ce qui nous rapproche aussi c'est notre condition d'exploités. Les humiliations, l'écrasement subis à longueur de journées, réveille en nous l'homme qui veut se voir respecter.

Le métier, la condition ouvrière nous font découvrir à certains moments de quelle pâte nous sommes faits : des gens capables de compétence avec des savoir-faire différents, des gens faits pour la Liberté et pour l'Amour. Cela on le ressent à certains moments forts de la vie ouvrière : à la finition d'un bâtiment par exemple ou dans la lutte ouverte avec la direction.

Ma foi en Jésus-Christ qu'est-elle devenue aujourd'hui ? Je crois qu'elle éclaire du dedans tous ces élans. Nous sommes camarades dans le métier, dans la joie, dans l'écrasement, dans la lutte, et avec Jésus-Christ, dans l'Esprit. Cette camaraderie qu'éveille notre condition commune devient fraternité. Dans le visage de Robert ou de Fernandez je devine les traits du Père. Oui le Christ a quelque chose à voir avec ce que nous vivons : Il me fait désirer avec plus d'intensité cette solidarité commencée. Je voudrais pouvoir dire aux copains ce que j'essaie de vivre. Pouvoir dire ce que nous avons de plus cher, c'est pour moi une exigence de l'amitié.

# “ Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme ”

Marcel Légaut - Ed. Aubier-Montaigne

*Jean Deries*

---

*Faut-il s'arrêter sur ce livre ? La méditation d'un ermite intellectuel, « retourné à la terre » dans les années 40, peut-elle interpeller des prêtres qui se veulent engagés aux carrefours les plus denses et parfois les plus impitoyables de la vie de l'homme ? Ce livre aux accents surtout spirituels — et d'une spiritualité qui peut paraître tout individuelle — a-t-il quelque chose à voir avec notre volonté de promouvoir une Eglise présente et agissante ?*

*Je crois que Légaut s'adresse à nous, qu'il s'impose à nous, si nous voulons bien voir où nous en sommes. Je crois qu'il éclaire l'horizon de notre marche.*

## *A quel carrefour nous trouvons-nous ?*

**Le dynamisme  
suppose  
une orientation**

On ne peut avancer si on ne va nulle part. Notre énergie s'est manifestée depuis de nombreuses années dans un projet clair et un projet possible : vivre le ministère de l'Évangile à l'orée de l'Église, sans nous retrancher d'un monde qui est commun à tous les hommes. Allant résolument de l'avant, nous avions conscience d'être pourtant des hommes de l'antique tradition apostolique, telle qu'elle se dégage de l'Évangile et des Épîtres ; des hommes aussi de la longue tradition sacerdotale, voulant que notre vie soit entièrement donnée à notre ministère et à notre vocation. Cette démarche nous a conduits au confluent essentiel d'une mission entièrement reçue et pourtant constamment découverte dans la rencontre des autres et du monde.

L'important n'est pas de se rappeler ici les affrontements qui ont marqué cet itinéraire, mais de voir qu'étant effectivement à pied d'œuvre, nous devons bien avouer la difficulté de construire. Que construire, et pouvons-nous même construire ? Nous éprouvons à nouveau la nécessité d'un horizon qui appelle et libère notre énergie, avec l'assurance qu'aucune initiative chrétienne ne peut être créatrice et féconde sans fidélité à l'initiative du Christ qu'elle prolonge. Comment se désintéresser d'une réflexion qui veut nous ouvrir à *l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme ?*

**La grande  
question  
de la foi**

Il n'y a pas de honte à dire nos perplexités : on ne peut rencontrer les autres en vérité sans découvrir à quel point ils nous mettent en cause par leur probité même. Nous avons rencontré les autres et nous nous sommes tu : d'abord parce qu'il fallait bien prendre le temps de faire connaissance, ensuite parce que nous ne savions comment présenter ce que nous portions ; nous en sommes arrivés à nous demander si nous avons quelque chose à dire qui concerne réellement nos frères. Le retentissement en nous de l'Assemblée Générale 69 est venu de cette découverte faite en commun : ce que chacun éprouvait à part lui, était en fait l'épreuve et la question de tous. Quelle est pour nous la signification de la foi ; est-elle proposable dans les divers univers où nous nous trouvons ?

Le livre de Légaut nous rejoint dans cette interrogation, et il nous encourage dans l'indispensable et difficile honnêteté en face des autres comme en face de nous-mêmes. Pourtant, il ne nous permet pas seulement de situer et de comprendre les raisons de notre incertitude ; peut-être déjà, sans faillir à la probité, de la dépasser.

## Quelle Eglise ?

Légaut nous parle de la foi mais aussi de l'Eglise. Dans un travail critique, il s'efforce de dégager sa vraie nature et la vocation des chrétiens en elle. Là encore, il vient à son heure, au moment où pour nous-mêmes l'interrogation sur la foi et l'interrogation sur l'Eglise se renvoient l'une l'autre pour nous permettre de situer notre ministère.

Il ne manque pas d'indices qui montrent que nous sommes à ce carrefour crucial. C'est tout l'enjeu de la *Recherche Commune* entreprise. Un atelier de P.O. aperçoit la nécessité de dégager la foi de sa gangue idéologique et l'Eglise de ses formes de puissance. La réflexion d'une équipe en Tunisie nous dit à quel point la rencontre d'un pays pour qui l'Eglise est profondément étrangère, conduit au même décapage. On pourrait accumuler les faits qui disent où nous en sommes ; je n'en retiens qu'un qui m'a paru percutant : un ami prêtre, rencontré à l'issue de la Vigile Pascale — à l'heure de la joie profonde et de l'affirmation centrale de notre foi — nous dit tranquillement et en quelques instants qu'il ne voit pas comment croire au Christ ressuscité, que le christianisme a sans doute achevé sa course, et qu'il ne sait donc pour combien de temps il est encore prêtre. Serait-il honnête de faire de cette conversation souriante et en bonne société, le simple signe d'une difficulté personnelle ?

## Une attitude créatrice

Ce serait manquer à la vertu d'espérance que d'en rester à un diagnostic pessimiste, mais pas seulement : nous sentons d'instinct que ce serait un manque à la vérité de l'homme. Sans doute, sommes-nous gênés aux entournures par l'apparente « impossibilité » de notre mission et refusons-nous spontanément tout ce qui viendrait se plaquer sur l'expérience humaine. Sans doute sommes-nous à l'heure du « malgré tout » : « être ensemble malgré tout », comme titrait *Christus* à propos de l'unité des chrétiens. On pourrait dire aussi « espérer malgré tout ». Mais ce n'est pas assez dire. Il faut une critique, mais nous nous refusons à une critique qui ne ferait que démolir, et ce n'est pas

par respect un peu vieille-France pour les choses vénérables. Non : l'homme est en cause quand Dieu est en cause ; il risque fort de se quitter lui-même quand il perd de vue le Christ. Cette protestation en nous, nul ne nous la dicte ; elle est de celle que nous ne pouvons taire sans nous trahir nous-mêmes et sans trahir nos frères. Elle est porte ouverte sur une route nouvelle. Légaut nous intéresse parce qu'il nous invite à une critique exigeante mais créatrice.

## *La démarche de Légaut*

***Le temps  
du christianisme  
n'est pas révolu***

Cette *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme* est précédée d'un autre livre publié au même moment et qui nous permet de comprendre la démarche de Légaut : « *L'homme à la recherche de son humanité* ». D'un titre à l'autre, apparaît la logique de l'œuvre : le christianisme a permis et permet à l'homme de correspondre vraiment à lui-même. Il y a donc chez Légaut, en dépit de pages fort sombres sur les temps qui viennent, un optimisme foncier : le christianisme n'est pas révolu ; au contraire, il est aujourd'hui et il sera demain plus essentiel à l'homme que jamais. « Le christianisme, avec son originalité propre, a le champ libre auprès des hommes que la société ne peut que décevoir dans ce qu'ils ont de meilleur. Sa mission est de les aider à se découvrir eux-mêmes, ensevelis qu'ils sont sous la lourde carapace sociale, et à chercher la clef de voûte de leur humanité » (p. 250).

***De quel  
christianisme  
s'agit-il ?***

Il ne s'agit sûrement pas d'un « christianisme de société », faisant front société contre société. Ce temps n'est plus parce que l'homme a conquis peu à peu ses droits. Mais ce temps est aussi révolu, parce que la religion chrétienne, vécue à l'instar des autres religions, conduit en fait à se supprimer elle-même ; plus vite peut-être même que les autres en raison de sa qualité spirituelle. A moins d'aller jusqu'à son accomplissement, à la suite de Jésus (religion d'appel et non d'autorité), elle entraîne finalement les hommes à se désintéresser d'elle, à se donner ou à se laisser aller à un athéisme peu convainquant mais qui fait figure de libération, d'éveil, ou de contrepoison face à un christianisme dégénéré.

## La démarche de Légaut

Légaut indique clairement ce qu'il met sous les mots. Malgré ce vocabulaire précis, il n'est pas prudent de tirer de son livre une thèse, car il procède par touches et par nuances évocatrices qui peuvent paraître parfois contradictoires. L'intérêt de son livre est qu'il nous fait constamment réagir : on est cent fois perplexe, cent fois d'accord, et cent fois agacé. Finalement pourtant, un mouvement s'impose qui nous met en question dans nos attitudes personnelles (et collectives) de chaque instant. Il n'est plus possible, après l'avoir fréquenté de poser une affirmation ou un acte — fussent-ils de foi ou de prière — sans nous obliger à le vérifier.

Pour indiquer ce mouvement en quelques phrases, disons qu'il s'agit d'abord d'un appel à l'*authenticité personnelle*. Par la prise de conscience lucide de sa condition, la découverte du fond d'humanité propre à chacun quand les événements le jettent à nu dans sa destinée particulière, par un rigoureux face à face avec lui-même, l'homme est conduit à l'étape capitale de la *foi en soi*. Cela ne se fait pas sans une critique sévère de tout ce qui vient de l'extérieur fausser cette adhésion profonde à soi-même : refus des slogans, des certitudes faciles fussent-elles appuyées sur les sciences qui s'étendent au-delà de leur compétence, critique des croyances idéologiques mais aussi des embrigadements collectifs et d'un social à prétention universelle. Par cet effort d'authenticité, l'homme parvient à l'activité qui lui permet d'être le plus intensément présent à lui-même, et comme étonné de ses propres possibilités : l'activité créatrice, étape aussi capitale que la naissance de la foi en soi et qui permet à chacun de réaliser sa mission.

Cette prise de conscience de sa condition n'est pas sans impliquer « une secrète attente et une obscure ouverture » qui donne à l'homme de reconnaître en *Jésus* celui qui lui permet de s'atteindre : « longtemps se chercher soi-même pour finalement près de *Jésus* se trouver » (p. 233). *La foi en Jésus* qui naît de cette rencontre n'a rien à voir avec la croyance en un discours sur *Jésus* que diffusent toutes les christologies. Comme les apôtres ont dû rompre avec les certitudes idéologiques ambiantes pour reconnaître leur maître et par lui se reconnaître eux-mêmes, le chrétien doit aussi se défaire de tout ce qu'il sait culturellement de *Jésus* pour le découvrir dans son humanité et se découvrir interpellé par lui. Il n'y a pas de foi en *Jésus* sans foi en soi parce que *Jésus* n'est pas un fondateur de religion qui entreprend de cadrer la vie de ses disciples. Il est un semeur

qui s'adresse à l'activité créatrice de l'homme et fait entièrement fond sur sa liberté. Les paraboles de l'Évangile sont typiques de cette parole de Jésus parce qu'elles se présentent justement comme une semence qui suppose la capacité accueillante et formatrice de celui qui la reçoit. C'est dans cette rencontre de l'humanité de Jésus, constamment contemporaine de la découverte de sa propre humanité, que le croyant retrouve l'affirmation de la divinité de son maître.

Légaut ne se désolidarise pas de l'*Eglise*, il refuse seulement de l'hypostasier. Il la voit prise depuis le début dans les ornières de la religion d'autorité, mais elle n'en a pas moins conduit certains hommes sur le seuil qui leur permettait de rencontrer Jésus et d'entrer à sa suite dans la religion d'appel. Aussi n'y a-t-il pas à rejeter autorité, doctrine et loi qui ont un rôle pédagogique ; il s'agit plutôt de les situer et de les dépasser. L'Église de Jésus se vérifie quand elle est lieu de parenté et de paternité spirituelle, essentielles à la religion d'appel parce que l'humanité de Jésus se découvre dans la rencontre vivante de ses disciples. Légaut appelle de ce fait des communautés dont la vie spirituelle intense se renouvelle dans la Cène que Jésus nous a laissée pour nous vivifier dans son souvenir. Par ailleurs, si Légaut rend hommage à l'effort doctrinal et organisateur des apôtres, pour finalement s'en dégager, il n'en réclame pas moins une activité semblable et même bien plus considérable de l'Église d'aujourd'hui qui doit opérer une véritable mutation (cf. *Les Etudes*, oct. 70, p. 421).

Voilà à grands traits ce que j'ai compris de la démarche de Légaut. Ce schématisme traduit mal la qualité et la vie de ce témoignage. J'ajoute quelques réflexions que m'a suggérées cette lecture.

## *Réflexions suggérées par cette lecture*

En sommes-nous arrivés aujourd'hui à nous réfugier dans un christianisme anonyme et aphasique par manque « d'estime pour la foi explicite » ? (cf. brochure sur le "Sacerdoce ministériel" du secrétariat du Synode, p. 17). Sans doute non, mais

***Réflexion, critique  
et communication***

nous ressentons l'extrême nécessité de nous remettre loyalement, personnellement et en Eglise, devant l'expression de notre foi.

Nous trouvons chez Légaut cette attitude d'*honnêteté profonde*. Il n'affirme, il ne dit que ce qu'il croit pouvoir dire en conscience. Il ne tient aucune vérité comme définitive, s'il ne l'a pas d'abord confrontée à son expérience humaine, s'il ne l'a personnellement vérifiée. Il se refuse à répéter des certitudes dont il n'aurait pas découvert l'impact en lui-même. Je pense qu'il se montre ainsi « prêt à rendre compte de l'espérance qui est en lui », comme le demande S. Pierre (1 P 3, 15). Mais je ne suis pas sûr qu'il y ait là le tout d'une attitude chrétienne. Nous communions à la foi de l'Eglise, et il ne doit pas être nécessairement aberrant de la professer avant de l'avoir entièrement et personnellement comprise. N'est-ce alors qu'une croyance idéologique ? On peut se demander si Légaut pourrait lui-même retrouver l'affirmation de la divinité de Jésus s'il ne l'avait pas reçue de la foi de l'Eglise. Quoi qu'il en dise, je crois qu'il y a une « précedence » de l'Eglise par rapport à ses membres et une communion de foi qui ne se confond pas avec une collectivité idéologique. Mais cet effort d'honnêteté n'en est pas moins essentiel si nous voulons être sérieux avec nous-mêmes et avec Dieu, si nous voulons être pris au sérieux dans notre foi par les hommes de ce temps.

Légaut a le mérite de *nous réconcilier avec nous-mêmes* dans l'adhésion que nous donnons à la personne et au message de Jésus-Christ. Il va jusqu'à nous réconcilier avec nos réticences, avec cette sorte de résistance que nous pouvons éprouver à l'égard de certaines propositions que nous ne parvenons à faire nôtres dans le droit fil de notre personnalité. Il nous fait voir dans cette résistance une dimension de la vie de foi.

Si trop souvent nous ne savons pas *que* dire aujourd'hui, c'est peut-être parce que, dans le lot important de ce que nous *devrions* dire par fonction, nous ne parvenons pas à distinguer ce qui est pour nous définitif, fondamental, vital : ce qu'il est dans « notre mission » de dire. Si nous hésitons à *tout* dire, nous pouvons peut-être nous demander ce que nous pouvons *commencer* à dire, sans englober personne, sans être le démarcheur d'un produit qui non seulement se plaquerait sur les autres mais serait étranger à nous-mêmes.

Légaut ne dit *que* ce qu'il peut dire mais aussi *tout* ce qu'il peut dire. En fermant son livre, on se dit qu'il a bien pu en effet nous remettre devant l'essentiel d'un message enfin propo-  
sable.

## **Un homme religieux**

Légaut se montre à nous sous les traits d'un homme religieux. C'est un cas rare parmi les chrétiens d'aujourd'hui, surtout si, attentifs à ce qui mûrit dans leur temps, ils ont tourné sans regret la page du passé. Il est de ceux là. A ses yeux, la science et les techniques ont fait progresser l'homme d'une façon remarquable et irréversible, au point de lui donner une maturité à laquelle il ne pouvait prétendre jusque là. Mais c'est justement en raison de cette maturité nouvelle que l'homme se trouve concerné par la religion d'appel qui est celle de Jésus. Car les sciences et les techniques, pas plus que le monde et son organisation de plus en plus poussée, n'arrachent de l'homme cette attente et cette exigence d'un accomplissement qu'ils ne peuvent pas lui procurer.

Aussi cette attitude religieuse est-elle beaucoup plus que celle — primitive — de l'homme réduit à l'état de détresse. C'est le résultat d'une forte présence à soi-même qui implique justement qu'on se dégage des religions et des croyances de toute sorte, spontanées ou acquises, (et le christianisme fait parti du lot s'il est vécu sous forme « autoritaire ») pour découvrir le risque et la liberté créatrice de la religion d'appel.

On peut se demander si les courants critiques modernes mettent aussi cette « religion » en question. Il ne s'agit en tout cas pas de bigotterie ou de drogue, et pour sa part Légaut se fait critique de la critique et de ses prétentions scientistes, collectivisantes ou réductrices. Quelle que soit la différence évidente quand au contenu de leurs messages, on se trouve avec Légaut devant une exigence qui rappelle celle de Nietzsche : un homme enfin capable de s'accomplir dans toutes ses virtualités et de se dépasser.

## **Un solitaire**

Ce que j'apprécie dans ce livre, c'est qu'il s'agit *enfin* de la réflexion et du témoignage d'un solitaire. Peut-on dire cela sans paradoxe quand on croit au travail commun, à l'équipe, à la confrontation ?... Je le crois.

Notre Eglise est lasse des consignes de groupes ou de mouvements, des communiqués épiscopaux, des priorités de toutes sortes et des normes dont on parle tant, des affirmations rapides et faciles, même quand il s'agit du Seigneur ressuscité. Tout ce qui ne sort pas d'une « confrontation profonde avec soi-même » est débilitant. L'Eglise manque d'hommes qui ont pratiqué la longue marche obscure et qui se lèvent le jour venu pour dire comment ils vivent leur foi, les yeux dans les yeux d'eux-mêmes, loin des répétitions et des échanges de slogans.

Légaut est sans tendresse pour le dressage collectif et méfiant à l'égard d'une adhésion qui n'engagerait pas l'homme dans son irréductible solitude. Il dénonce nos demi-vérités et nos demi-convictions. On peut sans doute mettre en cause telle de ses propositions et même critiquer l'ensemble de sa démarche, il reste que la vitalité de l'Eglise se découvre dans la vigueur et la liberté de ses membres : Légaut en est un témoin. C'est avec cette qualité de recherche que peut naître l'indispensable confrontation : celle qui restitue chaque membre de l'Eglise, et le moindre, dans son statut de prophète, pourvu seulement qu'il ait médité, sué, souffert, prié, chanté, dansé sa foi.

**Individuel,  
spirituel,  
aristocratique**

Quel est l'intérêt de cette méditation sur soi-même et de cette approche fine de Jésus pour des hommes pressés par la vie, obligés par elle à prendre parti et à lutter ?

La démarche de Légaut est sûrement exigeante, mais elle n'est pas pour autant un luxe d'aristocrate. Il ne demande pas à l'homme de se retirer sur la montagne, mais d'être présent à lui-même. Il ne lui propose pas une gnose pour intellectuel savant, mais une découverte de soi dans l'expérience la plus courante et la plus personnelle. Chacun en est capable même si tout contribue à l'en extraire, aussi bien les conditionnements socio-économiques que les modes de libération qu'on lui propose.

Nous avons tout à gagner, même dans nos luttes, à prendre cet appel au sérieux. Car la passivité que nous croyons souvent rencontrer n'est pas seulement le fruit d'une société qui écrase, qui disperse et qui gave, elle est aussi le signe d'une résistance instinctive à l'« aliénation » à laquelle entraînent finalement tous nos messages soi-disant libérateurs. Il ne s'agit pas de s'abstraire des grands combats mais d'y entrer sans se distraire de ce qui fait notre vie profonde, nos amours et nos espoirs. Comme il ne s'agit pas de s'abstraire de l'Eglise qui doit être signe pour l'histoire, mais d'être en elle, à la suite de Jésus, dans toutes les dimensions de notre humanité.

**Liberté  
ou  
subjectivisme ?**

Légaut, rencontre Jésus avec la plus grande liberté, au point qu'on se demande si cette rencontre n'est pas un peu arbitraire, et si le tri qu'il se permet de faire dans les textes a quelque fondement en saine christologie et en saine ecclésiologie (mais y en a-t-il de saines à ses yeux ?). Apparemment, ce qui le gêne, Légaut le laisse ou lui attribue une importance mineure. Il va

distinguer entre la foi des apôtres, issue de leur rencontre intime de Jésus, et l'élaboration doctrinale qu'ils ont bâtie pour présenter cette foi et pour convaincre. Jésus n'a fait que lancer un mouvement, il nous appartient de le poursuivre. Sa parole est ferment plutôt que lettre à prendre dans sa matérialité. Les apôtres n'ont pas été nécessairement conscients de l'appel de Jésus que nous sommes finalement plus à même de comprendre. On en arrive à se demander si les chrétiens d'aujourd'hui, et Légaut le premier, n'ont pas une intelligence de Jésus plus profonde que celle que Jésus avait de lui-même. C'est évidemment pousser à la limite la prise au sérieux de l'humanité de Jésus. Qu'y a-t-il dans ce discernement de justifié, et qu'y a-t-il d'arbitraire ?

Ce qui me gêne, c'est la double disqualification à laquelle me paraît conduire la démarche de Légaut, quand il s'agit de la foi : disqualification de ses *étapes*, disqualification de son caractère *collectif*. Cela me paraît l'envers critiquable des qualités de sa recherche.

Selon lui il n'y a pas de réelle foi en Jésus sans maturité (foi en soi, création, etc.). Cela tend à disqualifier les *étapes* de la foi personnelle, celle de l'enfant, de l'adolescent ou de l'adulte qui n'est pas parvenu à une pleine stature humaine et spirituelle. Il n'y a de foi qu'à partir d'un certain seuil. Ce qui vaut pour l'individu vaut pour l'Eglise tout entière, immature dans son histoire. Cela n'est pas affirmé de cette façon carrée, et l'impression qu'on en a est parfois corrigée par quelques notes plus nuancées, mais c'est tout de même l'impression dominante. De la même façon, le fait d'affirmer le caractère personnel de la maturité requise conduit à disqualifier le *collectif* qui n'est qu'un support de croyance idéologique : y a-t-il, peut-il y avoir une « foi de l'Eglise » ?

Il n'est pas facile de tout tenir dans une démarche chrétienne, et Légaut me paraît avoir quelque peine à maintenir les contraires dans un vivant paradoxe. Sa démarche semble vraie (et fort traditionnelle) quand il met en valeur la dimension créatrice, risquée, personnelle de la foi chrétienne. Depuis la Pentecôte, fils et filles prophétisent et l'Esprit nous conduit à une vérité plus entière. S. Paul est le héraut de cette liberté autant par son ministère près des Gentils que par ses textes fameux de Galates ou de Romains. Thomas d'Aquin demande aussi de ne pas faire de l'Evangile ou des Béatitudes une nouvelle Thora. La liberté et la maturité spirituelle sont des dimensions trop souvent oubliées de la foi chrétienne. Mais Jésus reconnaît la foi d'hom-

mes dont la maturité est sûrement très approximative, il bénit la simplicité de l'enfant. Par ailleurs il confie sa parole, son souvenir et sa tâche à un groupe, car il ne s'est pas donné à un disciple, mais à douze, et finalement à l'Eglise où il n'y a pas que des parfaits. S. Paul qui tient à sa liberté apostolique et qui en use sans complexe, vérifie pourtant son Evangile près des anciens de Jérusalem : il se réfère à la foi de l'Eglise naissante.

Par ailleurs, la foi chrétienne ne se fonde pas uniquement sur la rencontre de l'homme Jésus, mais sur l'événement de sa résurrection. Celle-ci ne vient pas seulement couronner l'expérience d'une longue intimité et d'une profonde découverte intérieure. Même si elle échappe aux méthodes de l'analyse historique, elle s'impose aux apôtres comme un fait contraignant qui seul permet de comprendre leur attitude post-pascale. Là plus qu'ailleurs s'enracine le caractère reçu de la foi chrétienne. S'il faut renoncer au dogmatisme dans l'Eglise, on ne peut renoncer au « dogme », en ce sens que par la foi nous communions à la foi de ceux qui ont vécu cet événement. Nous recevons leur témoignage et nous y adhérons sans pouvoir en être les garants au même titre qu'ils le furent. J'ai quelque peine à suivre Légaut pour qui la Résurrection est « devenue », comme après coup, un événement pour les « fidèles » (p. 55). D'une façon générale, il y aurait à discuter tout ce qui regarde le « dogme ». Celui-ci n'est pas tant ce que nous savons que ce que nous recevons, et Bernanos a pu le présenter comme le garant de notre liberté. Cela n'empêche pas que nous ayons en effet à le recevoir de façon active, libre et personnelle.

Pourtant je ne pense pas qu'on puisse taxer Légaut de subjectivisme parce qu'il introduit ce va-et-vient entre l'Evangile et son expérience personnelle, et parce que cette recherche le conduit à distinguer l'essentiel de ce qui peut l'être moins. Qu'est-ce que le subjectivisme, sinon le règne de l'à-peu-près où l'opinion d'un moment, d'un temps, d'un groupe ou d'une société prend le pas sur la découverte profonde que l'homme peut faire de lui-même non seulement dans un instant mais dans une fidélité profonde à son mouvement propre ? Par son exigence humaine, Légaut trouve un terrain objectif, et en quelque sorte « ecclésial ». Car l'Eglise est toujours concernée quand l'homme cherche son authenticité, elle se reconnaît en lui, elle est obligée par lui à approfondir l'intelligence qu'elle a de sa foi. N'est-ce pas l'Eglise qui, en Légaut, refuse les adaptations faciles ? Et c'est pourquoi Légaut me paraît d'autant plus fils et héritier de

**Religion  
d'autorité,  
Religion  
d'appel**

l'Eglise qu'il lui demande de se défaire de ce qui serait plus le fruit et la justification de ses adaptations successives qu'une vraie fidélité à l'appel de Jésus.

Religion d'autorité, religion d'appel ; les deux termes sont bien choisis pour évoquer ce qu'il faut quitter et ce vers quoi il faut tendre. On comprend assez bien ce que peut être selon Légaut le passage de l'une à l'autre dans l'itinéraire du disciple, mais on voit moins ce que l'Eglise est finalement appelée à devenir pour correspondre à sa nature et à sa mission. La religion d'autorité va s'amoindrisant, tout la condamne à disparaître. Certaines formules la décrivent comme un accident de l'histoire, dû aux conditions dans lesquelles « *au début, au départ* » le christianisme a été obligé de se développer. Elle apparaît pourtant nécessaire pour « transmettre la croyance » et conduire les hommes au seuil de la découverte de Jésus. Elle est indispensable sinon essentielle. Que conclure ?

Mais n'y a-t-il pas aussi dans la religion de Jésus une dimension essentielle que Légaut a de la peine à proposer parce qu'elle ne peut être atteinte, selon sa méthode, par le seul approfondissement de l'expérience humaine ? Légaut n'est pas pélagien (si l'homme atteint la foi en Dieu il la « *reçoit* » simultanément), mais il ne parle ni de grâce, ni d'Esprit Saint, il répugne à toute expression surnaturelle. Sa phobie des élaborations doctrinales lui fait négliger de voir dans l'humanité de Jésus le sacrement de l'invisible.

De ce point de vue aussi, Légaut me paraît finalement trop logique, pas assez sensible au paradoxe chrétien. La religion d'appel succède et remplace à ses yeux la religion d'autorité : c'est sûrement vrai pour ce qui est de l'autorité legaliste de l'ancienne loi et il n'est que trop évident que l'Eglise est toujours tentée d'y revenir dans sa doctrine et dans son organisation. Mais la religion de Jésus demeure aussi une religion d'autorité dans le sens profond de ce terme qui indique l'initiative constante mais aussi historique de Dieu. Il est difficile de renvoyer au musée des élaborations doctrinales des apôtres tout ce qui évoque l'autorité du Père, l'envoi et la mission que le Fils tient de lui et qu'il remet à ses apôtres, l'action souveraine de l'Esprit, l'économie sacramentelle qui se poursuit par l'Eglise.

Il y a dans la communauté chrétienne divers tempéraments spirituels, les uns plus portés que les autres à mettre en valeur

l'une ou l'autre dimension essentielle de la personne du Christ et du christianisme. Légaut, si proche de Bernanos quand il refuse la médiocrité, n'est pas sensible comme lui à l'irruption de la grâce dans une Eglise boiteuse mais sacrement de la présence de Dieu. Son témoignage vaut et oblige, il nous atteint aujourd'hui avec une force particulière. Mais c'est un témoignage qui en appelle d'autres.

## P. - S.

### Nietzsche Légaut

Il ne s'agit pas de jouer aux érudits. Si je comprends un peu mieux Nietzsche, je le dois au livre de G. Morel qui vient de sortir chez Aubier-Montaigne et qui est d'une clarté remarquable. J'avoue n'avoir pas fini cette lecture qui réclame le temps de travailler trois tomes denses. Ce qui m'importe, c'est que Nietzsche nous attend plus qu'aucun là où nous en sommes : il nous ménage une étrange clarté qui équivaut à une mise à nu, sinon à une mise à mort. Il y a peu d'homme dont l'honnêteté et la probité soient si profondes.

Mais ce qui me frappe, c'est qu'une sorte de lecture parallèle s'impose qui donne à Légaut un relief nouveau. On ne renvoie pas d'une chiquenaude un homme qui a le courage de ne pas tricher. Je ne sais pas si Légaut a pratiqué Nietzsche, mais je le vois parcourir des chemins semblables : foi en soi, critique, solitude, création. Sa distinction entre Jésus et le christianisme qui en est issu n'est pas non plus sans similitude avec celle de Nietzsche. Pour l'un et l'autre c'est en fait la puissance créatrice de la création chez Légaut, et la critique de la religion chez Nietzsche. Pour l'un et l'autre c'est en fait la puissance créatrice qui est à l'origine de l'attitude (ou de la découverte) religieuse. Mais pour Nietzsche l'homme s'*altère* dans cette attitude alors que pour Légaut il *se trouve* dans cette découverte. C'est évidemment une différence notable.

Si Légaut, ne serait-ce que dans une première approche, permet de rejoindre en Jésus — et dans la foi en Jésus — l'homme dans sa plus grande authenticité, ce n'est pas aujourd'hui un mince prophète. Nous devinons qu'il rejoint par là les meilleurs, fussent-ils d'un tempérament spirituel différent. Je crois décidément que nous avons non seulement à le travailler mais à travailler notre expérience dans l'éclairage qu'il nous propose.

17 avril 1971.

# Vie professionnelle, vie ouvrière et année sacerdotale

*J. D.*

Une question mérite d'être posée clairement à la conscience des prêtres de la Mission, parce qu'il en résultera sans doute un débat utile :

Chaque année, vers le mois de mai, l'équipe responsable de l'Année sacerdotale fait le point des candidats inscrits pour l'année suivante. Une constatation s'impose : les prêtres de la M.D.F., situés en milieu urbain et ouvrier n'y sont pas représentés proportionnellement. La raison en est simple : les situations professionnelles, les relations et les responsabilités ouvrières nous rendent pratiquement difficile une coupure qui dure huit mois. On en voit immédiatement les conséquences pour l'Année sacerdotale : une confrontation véritable suppose la diversité, et on ne peut l'engager sérieusement si la réalité urbaine n'est pas suffisamment représentée. On en devine également les conséquences pour les prêtres et pour les secteurs qui ont besoin du renouvellement que procure une réflexion prolongée.

Mais la question se pose finalement à un autre niveau. La réflexion, la recherche, la confrontation ne représentent pas pour nous une activité gratuite et marginale. Elles ne sont pas seulement un aliment nécessaire à l'entretien de nos énergies personnelles. Elles sont une œuvre commune dont nous espérons voir profiter l'Eglise. Une telle tâche n'est possible que si elle est bien repérée par chacun et si chacun y met le prix. Att-elle bien sa place dans la hiérarchie de nos projets ?

Il est certain que nous sommes « jeunes », et que l'Eglise surtout est « jeune » dans la classe ouvrière, en particulier son ministère. Nous sommes de ce fait d'autant plus attentifs à ne pas flirter avec une condition dont on n'échappe pas au gré de sa fantaisie. Quelle solution trouver ?

Profiter des congés d'été pour de courtes saisons est envisageable, mais certainement difficile car ce mois de détente représente souvent un impérieux besoin après une année fatigante. Le fait de changer de travail — en raison de circonstances diverses — devrait représenter un moment clé qu'il faudrait savoir mettre à profit pour une réflexion prolongée (quitte à en organiser fraternellement le soutien financier). Assez vite aussi, semble-t-il, il faudra se demander si la loi n'autorise pas un dégagement temporaire pour « activité culturelle ».

*Ordinations  
et engagements*

Jacques PURPAN a été ordonné prêtre à COURCHEVEL le 22 avril dernier par le Père LE CROSNIER, évêque auxiliaire de Chambéry.

Jacques était entouré, en plus de sa famille, de nombreux camarades de travail de la station de Courchevel où il a été engagé durant plusieurs saisons d'hiver. Jacques était également accompagné de ses frères de l'équipe hôtelière, d'une délégation de Fontenay et de quelques prêtres du diocèse de Chambéry, notamment de ceux qui partagent sur place ce même souci de l'évangélisation du monde de l'hôtellerie.

Pierre LAURENT a reçu le sous-diaconat à Fontenay le samedi soir 15 mai. Cette ordination présidée par le Père GUFFLET s'est déroulée au cours de l'eucharistie dominicale du Conseil presbytéral de la Mission de France. Pierre a été ordonné diacre le lundi de Pentecôte à Fontenay et prêtre des mains du Père GUFFLET le dimanche 27 juin à 10 h. à Tergnier.

Noël CHOUX, séminariste participant à l'équipe de Vénissieux, a été incardiné à la Mission de France le vendredi 28 mai à l'Arbresle. Cette célébration d'engagement sera présidée par le Père BOFFERT, évêque auxiliaire de Lyon et membre du Comité épiscopal de la M.d.F.

Le choix de Jacques, de Pierre et Noël est un acte de foi porteur d'espérance et d'avenir. Il revêt une signification particulière dans ce contexte difficile d'incertitude et de crise que nous vivons aujourd'hui.

Le rôle de l'équipe hôtelière et de l'équipe de Tergnier a été déterminant dans la préparation au ministère de Jacques et de Pierre. Celui de l'équipe de Vénissieux est également essentiel dans l'acheminement actuel de Noël vers le sacerdoce. C'est au sein de chacune de ces équipes qu'ils vérifient la validité de leur appel au ministère et les conditions concrètes de son exercice dans une situation réellement missionnaire.

*Nominations*

**MONSEIGNEUR GUFFLET, PRELAT DE LA MISSION DE FRANCE, A NOMME :**

à l'équipe hôtelière : Michel CHATELLIER,  
Jacques PURPAN.

**AVEC L'AGREMENT DE L'ORDINAIRE DU LIEU, SONT NOMMES DANS LES DIOCESES SUIVANTS :**

AGEN : à Miramont de Guyenne, Eugène GERNIGON.

FREJUS : au monde technique et scientifique,  
Marius KERHOM.

PARIS : à l'équipe « Recherches », Jean SCHYER.

*Carnet de la Mission*

La mère d'Edouard ABLE, celle de Pierre MEESMAEKER sont décédées récemment. Que leurs familles trouvent ici, en ce temps d'épreuve, l'expression de notre amitié dans le Seigneur.

## Numéros disponibles

Nous consulter pour les numéros antérieurs à 1968.

- n° 16 : La fermeture du Séminaire de la Mission de France. Pour une formation spécialisée des prêtres missionnaires (E. Marcus).
- n° 17 : Signification de l'incroyance et nature de la Foi (B. Lacombe).  
Les vacances et le tourisme (Agnès Pitrou).
- n°s 18-19 : Assemblée Générale de la Mission de France (24-26 octobre 1969).  
Interventions des Equipes.
- n° 20 : Assemblée Générale (octobre 1969).  
Exposés (M. Bellet, R. Salaün) — Le Bâtiment et les T.P. (A. Pitrou) —  
Le sens humain du Célibat (M. Massard).
- n° 22 : Les questions posées aujourd'hui dans l'Eglise (P. Montagrin). — Prêtre à plein temps ou à temps partiel ? (R. Salaün).
- n° 23 : Pris sur le vif — Témoignages (Fr. Vico - R. Olivier) — Réflexions sur les mass-média (J.-F. Six, Paul Valet, J. Schyrr).  
Une interrogation : l'informatique (A. Pitrou).
- n° 24 : Dans une commune à municipalité communiste (session pastorale de Lourdes) — La lutte contre la maladie : une victoire incertaine (A. Pitrou).
- n° 25 : La ville en question (A. Pitrou) — Le Mirail (Une équipe sacerdotale) —  
Fiches de travail de la Recherche Commune.
- n° 26 : La deuxième décennie du développement (P. Moreau) — L'évolution de la Tunisie et les questions qu'elle pose à l'Eglise (Une équipe prêtres-laïcs) — La rencontre de l'autre (E. Cossement) — Le sens de l'universel dans la Mission (J. Frisque).
- Tirés à part : R. Crespin — L'originalité de la foi (5/1966) (2 F). — R. Salaün —  
Evangéliser, c'est faire quoi ? (1/1967) (2 F). — J. Dimnet — Presse, Radio, Cinéma, Télévision, Publicité (4/1967) (1 F 50). — M. Massard —  
Foi et religion (7/1968) (1 F 50).

# ABONNEZ VOS AMIS

bulletin à découper et à envoyer à

Lettre aux communautés

Prélature

B. P. 38 - 94 Fontenay-sous-bois

## NUMEROS SPECIMENS

Veillez servir gratuitement un n° spécimen à

M

M

de la part de M

signature :

## BULLETIN D'ABONNEMENT

(conditions page suivante)

Je souscris un abonnement au nom de :  
(écrire en lettres capitales)

M

adresse :

Ci-joint dans la même enveloppe un mandat, chèque bancaire, chèque postal de Fr.

à l'ordre de : Lettre aux Communautés  
c.c.p. Paris 21.596.44

Maquette : J.-M. Bertholle